

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 241—SAMEDI, 15 DECEMBRE 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS. — LA JEUNE TAMBOURINE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 15 DÉCEMBRE 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Gonzalve Désaulniers. — Le théâtre Français en Canada, par Léon Famelard. — Poésie : Pierres précieuses, par R. G. Dutanel. — Pensée, par L. Gougeon. — Nos gravures. — Le héros de la croix (avec gravure), par l'abbé N. de M. — Une histoire vraie, par Mathias F. — Correspondance, par Irène. — Petite composition, par Pomélie. — Science amusante (avec gravure). — Usages et coutumes. — Connaissances utiles. — Choses et autres. — Récréation de la famille. — Feuilleton : Guet-Apens (suite).

GRAVURES : Beaux-Arts : La jeune Tambourine. — Manitoba : Vue de la ville de Brandon. — Manitoba : Vue de la ville de Calgary. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LE GROS LOT

M. Delphis Marsan, No. 61, rue Bayard, St Sauveur de Québec, a été l'heureux gagnant de la prime de \$50.00 au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ.



Un homme avait beaucoup voyagé. Or, quiconque a beaucoup vu, peut avoir beaucoup retenu, comme dirait l'auteur de *Perrette*.

Donc, notre homme ne cessait de décrire les nombreux pays qu'il avait visités. Il avait rapporté dans ses foyers une collection de souvenirs et, comme il était grand parleur, ses soirées n'étaient pas assez longues pour en faire part à ses amis.

Ces derniers, un jour, lui témoignèrent le désir d'entendre une de ses meilleures aventures.

Après avoir réfléchi quelques minutes : Écoutez bien, leur dit-il, voici ce que j'ai vu de plus extraordinaire dans mes courses. A mille ou quinze cents lieues du pays des Ouitchis, nation de la côte d'Océanie, j'ai rencontré une espèce d'hommes d'une nature tout-à-fait exceptionnelle. Ils passent les nuits entières assis autour d'une table où il ne mangent point—manger et boire ne sont pas synonymes—mais qu'ils dévorent des yeux; on croirait même qu'ils font partie intégrante de cette table. La foudre tomberait autour d'eux, et cela est arrivé plus d'une fois; deux armées s'échangeraient des boulets à leurs côtés; le ciel menacerait ruine, les quatre trompettes du jugement dernier leur crieraient en vain de se lever, que tout cela ne parviendrait pas à distraire leur attention de la seule pensée qui les occupe.

De temps à autre on leur entend proférer quelques sons inarticulés qui n'ont entre eux aucune liaison apparente et qui, cependant, les font pas-

ser alternativement de la joie au désespoir. Quand une moitié pleure, l'autre rit invariablement. Je n'oublierai jamais l'expression terrible des figures de ces gens là, que j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'observer; la crainte, l'espérance avide, la joie funeste, le rire des furies, les tourments de l'enfer venaient s'y peindre tour à tour.

—Mais, demandèrent les amis du voyageur,

à quoi donc s'occupent ces malheureux? Sont-ils condamnés ou dévoués à des travaux d'utilité publique? Le bain est-il connu dans ces parages?

—Rien moins que cela.

—Cherchent-ils la pierre philosophale?

—Au contraire.

—Veulent-ils exhaler leur âme pour connaître l'avenir?

—Ils ne pensent qu'au présent.

—Assistent-ils à une séance d'hypnotisme?

—Encore moins.

—Je devine, il font pénitence des crimes qu'ils ont commis.

—Ils sont plus près d'en commettre que de s'en repentir.

—Mais enfin, que font-ils donc?

—Ils jouent.

. N'est-ce pas que cet apologue, imité d'un fabuliste allemand, touche à une question d'une grande moralité publique?

Sous un dehors badin, il renferme, à mon sens, une grande leçon. Certaines gens prétendent que le jeu est un vol de convention, une opération, dans laquelle il est difficile qu'il n'y ait pas toujours un fripon, puisqu'il y a toujours une dupe.

Cela est vrai dans plusieurs cas, mais il ne faut pas en déduire que tous les joueurs sont malhonnêtes. Loin de là. Je connais plus d'un amateur de cartes qui trouve dans le jeu une distraction plutôt qu'un désir effréné de gain. D'autres s'y livrent avec passion, C'est là qu'est la faute.

De tout temps, on a écrit contre le jeu. Le plus ancien traité a été composé par un médecin flamand. Il avait cru porter remède à sa passion en tonnant contre. Vers le milieu du seizième siècle, Paschasius Justinus publia son livre sur le moyen de se guérir de la passion du jeu. Il produisit peu d'effet sur le public et encore moins sur son propre auteur, qui s'y ruina et alla terminer ses jours dans un hôpital d'aliénés.

Jean Barberach, Gataker, de la Placette, de Voët, d'Aménius, Dussault, et une foule d'autres contemporains ont écrit sur le jeu des traités très érudits, mais qui n'ont abouti à rien de bien pratique.

Cette passion prend sa source dans une haute antiquité. Sans parler des trois juifs qui se disputaient la tunique du Christ, au hasard des dés, je citerai Charles IV, Robert d'Artois, Henri III, Henri IV. Ce dernier poussait même l'amour du jeu au point d'admettre au Louvre, pour faire la partie, un aventurier nommé Pimentel, que Sully eut le courage de chasser. Sous Louis XIV, l'amour du jeu fut porté à son comble. Gourville avoue qu'il a gagné plus d'un million au lansquenet. Et que dire du chevalier de Grammont?

De nos jours, pour un grand nombre de décaisés, le jeu est devenu un gagne-pain. Sans parler des spéculations de la Bourse qui reposent plus ou moins sur le hasard, hasard que contrôle toujours les gros courtiers, il n'y a pas jusqu'aux plus petites buvettes qui n'aient une chambre secrète à l'usage des chercheurs d'aventures. Dans une pièce adjacente, le buffet du restaurateur sollicite pendant toute la nuit l'appétit des joueurs heureux et même des malheureux.

On m'assure que les joueurs, à Montréal, sont très nombreux. Je m'en doutais un peu avant qu'on me l'apprit.

Madame Deshoulières caractérise le joueur dans les vers suivants :

Un joueur d'un commun aveu
N'a rien d'humain que l'apparence ;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
De rester honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner qui nuit et jour occupe
Est un dangereux aiguillon :
Souvent quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon
On commence par être dupe
On finit par être fripon.

. Madame Cleveland s'est rendue célèbre

aux Etats-Unis en abolissant la tournure. Mme Harrison, l'épouse du nouveau président, est en train de lui rendre des points, et a prohibé dans ses salons l'usage du décolletage.

Ainsi donc, les dames sont averties.

Ça prendra un peu plus d'étoffes pour la confection des toilettes, mais la décence y gagnera.

Cela me remet en mémoire une anecdote attribuée à Napoléon Ier. L'empereur avait réuni la première société parisienne dans un grand bal, sous le patronage de l'impératrice. Les dames étaient accourues en grande foule et promenaient leurs épaules nues sous les lumières resplendissantes que versaient les plafonds.

A dix heures, Napoléon fit son entrée, et soit qu'il fut scandalisé ou qu'il voulut donner une leçon de pudeur à ses invitées, il se tourna vers le maréchal Ney et lui dit sur un ton qui fut entendu par toute la salle :

—Maréchal, envoyez quérir les robes des camps pour couvrir les épaules de ces dames.

Tableau !

Une autre anecdote moins brutale et plus spirituelle.

Une dame très décolletée se pavanait dans un salon de cette ville. Certain monsieur distrahit mit par mégarde le bout du pied sur sa traîne. Madame rouge de colère se retourne :

—Fichu bête, va !

—Madame, reprit le spirituel distrahit, voici un fichu qui serait mieux sur vos épaules que sur vos lèvres.

Les distractions ont parfois du bon.

. Chacun connaît la manière dont Newton s'est rendu compte de la gravitation céleste. C'est peut-être le plus bel éclair de génie qui ait traversé le cerveau d'un mortel. Ce que tout le monde ne sait pas par exemple, c'est que cette grande théorie du mouvement des astres par l'attraction, connue sous le nom de loi de la pesanteur, était connue des anciens bien avant que Newton et Kleber se fussent immortalisés en la révélant au monde scientifique. En effet, Bhaskara-Acharya, sage indien qui vivait en 1114 de l'ère vulgaire, nie que la terre soit soutenue par le géant Atlas, parceque, dit-il, si ce monde avait un appui matériel, celui-ci devait en avoir un pour le soutenir et ainsi de suite. Mais enfin il doit y avoir quelque chose qui se soutienne par sa propre force.

Il faut surtout bien faire attention à ce qu'il ajoute :

“ La terre à un pouvoir attractif qui fait qu'elle attire à soi tout corps pesant qui existe dans l'air, ce qui explique comment ne tombent pas les corps placés dans la partie inférieure ou sur les flancs de la terre.”

Comme vous voyez le principe était reconnu bien avant que le savant anglais l'eût appliqué à tous les corps qui se roulent dans l'espace et se soutiennent par l'attraction mutuelle qu'ils exercent l'un sur l'autre.

. Je constate avec plaisir qu'un fort vent littéraire souffle sur notre jeune pays. Après l'apparition de la *Légende d'un Peuple*, de M. Louis Fréchette, livre remarquable à plus d'un titre et qui ajoute à la couronne du poète un de ses plus beaux fleurons, nous avons eu le *Voyage au pays d'Évangeline*, qui a valu à son auteur d'être décoré par l'Académie française. Puis est venu *Coups d'aile et coups de bec*, de M. Rémi Tremblay, poèmes pleins d'originalité et d'esprit.

Je dirai cependant, sans vouloir faire de la critique, que les *Coups de bec* ne m'ont guère plu. Je leur préférerais toujours les premiers.

Maintenant on m'annonce pour d'ici à quelques semaines la publication d'un volume qui a été mandé, à M. Charles Ducharme, de longues veilles.

Ce sera un charmant mélange de fine critique, de conférences, d'articles détachés, et le début d'un écrivain de talent dont les premiers essais ont prouvé que l'auteur pouvait compter sur les sympathies du public.

Ducharme est un de mes amis, mais qu'il reste bien convaincu qu'en écrivant ces lignes à son adresse je n'ai pas consulté mon cœur.

. L'Allemagne jugée par un de ses plus célèbres enfants. Le philosophe pessimiste, Arthur Schopenhauer a écrit les lignes suivantes à son lit de mort : "Santant venir ma dernière heure, je dois faire un aveu et une déclaration : c'est que je hais et je méprise par dessus toute la race allemande, à cause de sa bêtise infinie (111). Je rougis quand je pense qu'en ce monde j'ai été allemand."

C'est à souhaiter qu'il ne le soit pas dans l'autre.

Gougenon des auteurs

LE THÉÂTRE FRANÇAIS EN CANADA

APPARITION récente, sur les planches de l'Académie de Musique, du célèbre comédien Coquelin aîné, semble avoir rallumé, chez la majorité de nos compatriotes, l'amour du théâtre français. Tous les journalistes ont chanté la gloire et le génie de l'expansionnaire de la Comédie Française ; les Anglais se sont mis à admirer la beauté de notre langue.

Certes, s'il en eût été autrement, il faut avouer que le public se serait montré bien exigeant, ou plutôt bien mauvais appréciateur, car Coquelin aîné est le meilleur comédien de la France et—on peut le dire sans flatterie—du monde entier, pour le comique de genre.

Son répertoire est composé de chefs-d'œuvres de l'art dramatique français, et la prononciation exquise avec laquelle il dit cette littérature choisie permet d'apprécier notre belle langue à sa juste valeur.

On n'a donc rendu à Coquelin qu'un juste tribut d'admiration.

Pour nous, en voyant cette troupe remporter un succès si mérité, nous n'avons pu réprimer un mouvement d'envie ; nous n'avons pu nous empêcher de regretter que, jusqu'à aujourd'hui, il ne nous ait pas été donné de compter, parmi nos compatriotes, un seul acteur de talent.

Nous avons constaté ce fait avec regret, mais sans surprise, car il n'y a ici aucune école où puissent se former ceux qui ont le goût du théâtre.

Nous possédons, cependant, des amateurs chez lesquels tout auditeur impartial reconnaît de l'étoffe et de bonnes dispositions dramatiques, et nous croyons que si les germes qui se trouvent en eux étaient cultivés par un professeur de mérite, ces amateurs deviendraient de bons comédiens.

Avec une blâmable étroitesse de jugement ou avec une condamnable partialité, on critique parfois trop sévèrement nos amateurs ou on leur décerne des éloges outrés qui nuisent au développement de leur génie théâtral.

Ceux qui les jugent devraient le faire avec plus de complaisance, surtout quand ils sont doués d'une remarquable incompétence due au défaut d'éducation dramatique.

Celui qui n'a aucune notion de peinture et qui jamais n'a vu de tableaux de maîtres ne peut, avec justesse, critiquer les essais d'un peintre ; aussi bien celui qui est ignorant dans l'art dramatique ne peut apprécier un acteur, relever ses qualités et constater ses défauts.

En admettant même qu'on soit un critique d'expérience—fut-on de la force d'un Sarcey ou d'un Vitu—on n'aurait pas le droit de juger sévèrement nos amateurs, car on devrait considérer qu'ils se sont—autant ou si peu qu'ils le soient—formés eux-mêmes.

En effet, nous n'avons aucun professeur qui puisse, avec l'aptitude que donnent l'étude et la pratique—aussi indispensable l'une que l'autre—enseigner l'art dramatique.

Nous disons que l'étude est aussi indispensable que la pratique pour former un acteur, car si « c'est à la nature, comme la écrit Diderot, à donner les qualités de la personne, la figure, la voix, le jugement, la finesse ;—c'est à l'étude des grands modèles, à la connaissance du cœur humain, à l'usage du monde, au travail assidu, à l'expérience et à l'habitude du théâtre à perfectionner le don de la nature. »

« La nature nous fait naître avec les dispositions nécessaires à l'art théâtral, dit encore Caroline Van-Hove ; mais avec les dispositions requises, on ne sera jamais qu'un artiste médiocre si l'on néglige les études qu'exige cette profession. »

Dazincourt, Cailhava, Clairon, Talma, Marmon- tel, Engel, etc., sont aussi de la même opinion.

Coquelin, déjà merveilleusement doué par la nature, a étudié durant de longues années sous la direction de Régnier, avant d'affronter les feux de la rampe.

Donc, si nous ne produisons pas d'acteur, c'est parce que nous n'avons pas de maître pour enseigner l'art dramatique.

Nous ne demanderons pas, pour le moment, l'établissement d'un Conservatoire de déclama- tion ; mais nous conseillerons aux capitalistes qui auraient l'intention de monter un théâtre français, de s'assurer les services d'un artiste consommé qui mettrait nos jeunes amateurs dans la bonne voie.

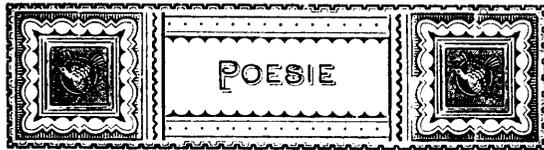
Le théâtre français s'implantera chez nous, car nous l'aimons. Il a suffi d'aller, il y a quelques jours, à l'Académie, pour en acquérir la conviction.

Nous avons les éléments nécessaires à la forma- tion d'une ou deux bonnes troupes ; il ne nous manque qu'un homme apte à les mettre en jeu et à les diriger.

Espérons qu'avant peu nous aurons, comme nos compatriotes anglais, notre théâtre, et qu'il se distinguera en ce que l'on n'y reproduira que des pièces strictement morales.

Un théâtre ainsi dirigé instruirait les hommes, fortifierait l'amour de la langue française chez nos compatriotes et élèverait leur âme vers de nobles sentiments.

Léon Fanelart



PIERRES PRÉCIEUSES

(ESSAI DE FABLIAU)

Vous eussiez vu la châtelaine,
Comme elle y mettait de l'extrain
Pour montrer à cette vilaine
Tous les bijoux de son ectin.

La pauvre paysanne était toute surprise :
Penser qu'un seul coffret contient pour tant d'écus !
Voir toutes ces beautés, les palper à sa guise,
Les rouler dans sa main ! Elle n'y tenait plus.

— Foi de meunière
Ces diamants, cette topaze et ces brillants,
Cette rivière

Ont dû coûter des prix exorbitants ?

— Très cher, en effet ; j'étais jeune fille,
Quand j'eus les premiers de tous ces bijoux,
Tiens, ces plus anciens viennent de famille,
Les autres, plus beaux, sont de mon époux.

— Rapportent-ils, au moins, quelque somme légère ?

— Un profit, ah bien ! non, et c'est tout le contraire !

Chaque hiver, je les fais remonter, nettoyer,

Et, pour être à la mode, il faut toujours payer.

— C'est drôle, et pourtant, moi, j'ai deux pierres de même,

Elles coûtent bien peu, mais me rendent beaucoup.

C'est un don de mon père, et, ma foi, je les aime

Mieux qu'aucune autre pierre ; on a chacun son goût.

— Vous les appelez, ma bonne Thérèse ?

L'autre souriait de plaisir et d'aise,

En répondant, d'un air malin :

« Les deux pierres de mon moulin. »

Elle était sage la meunière ;
Profitez bien de la leçon :
L'agrément n'est que secondaire,
Aimons l'utile, à sa façon.

René-Léon Dutarnef

Décembre 1888.

PENSÉE

Il est étonnant d'entendre les incrédules se moquer de l'Eglise, comme si elle ne produisait que des imbéciles, lorsqu'elle compte tant de grands hommes dans son sein. Ceux qui parlent ainsi dénotent une complète ignorance ou une entière mauvaise foi. L'Eglise, on le sait, comprend tous les temps. La Bible est à elle. Voyez y passer les patriarches, les prophètes, les apôtres. Remarquez y le législateur, l'historien, le guerrier, le poète !

Et depuis l'ère chrétienne, quelle multitude innombrable de docteurs, de philosophes, de savants, d'illustres et saints personnages ! Dans la théologie, un saint Augustin, un saint Thomas d'Aquin ; dans la chaire sacrée, un saint Jean Chrysostôme, un Bossuet ; dans la poésie, le Dante, le Tasse ; dans les Arts, Michel-Ange, Raphaël ; dans la musique, Haydn, Mozart, Beethoven. Il faut des volumes et des volumes pour avoir un tableau des choses merveilleuses accomplies par l'Eglise. Ce que nous disons ici suffit pour mettre sur la voie les gens qui, ne réfléchissant pas, induisent ou se laissent induire en erreur.

Les hommes célèbres du protestantisme eux-mêmes n'étaient pas des incrédules, et ils tiennent de l'Eglise ce qu'ils ont de meilleur. Milton, Klopstock, où se sont-ils inspirés ? N'est-ce pas dans la Bible ? Mais la Bible est la propriété particulière de l'Eglise. C'est elle qui l'a conservée, et les protestants l'ont eue des catholiques.

Sans la foi, il est impossible d'être un homme vraiment supérieur. Elle est la pierre de touche du génie. L'incrédulité, par exemple, ne créera jamais d'épopée, parce qu'elle éteint le génie. Le génie, pour faire une telle œuvre, doit tendre à ce qu'il y a de plus élevé, et par conséquent avoir la foi dans cet âge de la révélation.

Il est mort dernièrement en France un homme qui aurait pu donner à son pays un poème épique, digne de ce nom. Cet homme est Victor Hugo. Mais Victor Hugo, en perdant la foi, s'est jeté, comme tant d'autres, dans le vague du panthéisme. Sa poésie est devenue un chaos, image de son âme. Tout y est pêle-mêle : les rayons et les ombres, l'erreur et la vérité, le sublime et l'absurde, le beau et le laid. On y voit une imagination effrayante, mais quel raisonnement !

Il est malheureux que de beaux génies souvent se fourvoient. Dieu les donne au monde comme des soleils, et eux se changent en comètes vagabondes.

L'influence des écrivains est extraordinaire. Par la perfection du style, ils peuvent introduire toutes sortes d'idées dans les esprits. S'ils sont incrédules, si leurs passions les enchaînent à ce bas monde, ils s'emploieront à faire oublier le monde éternel, surnaturel, pour ne penser qu'à celui dont « la figure passe. » La forme du beau tourne alors autour du laid et du faux, attire les regards séduits et mène à la ruine générale.

On s'attache à la matière, et le génie abattu se tord dans les convulsions.

Le Beau doit toujours aller avec le Vrai et le Bon. Hors de là, il n'est pas lui ; il n'est qu'une ombre, une apparence.

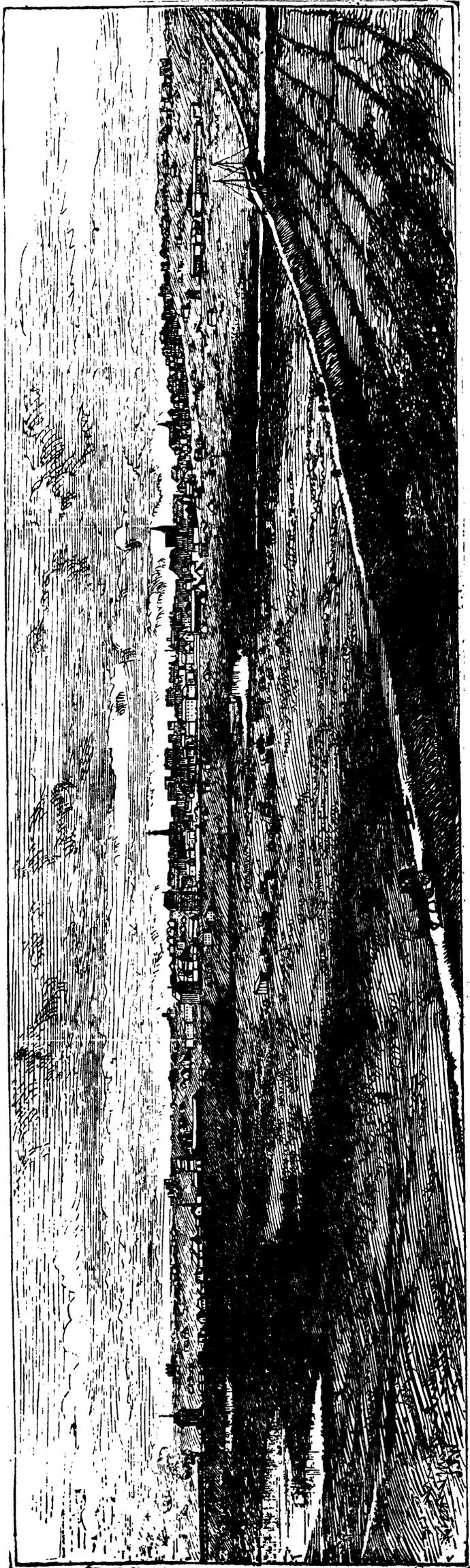
En conséquence, comme tout ce qui est grand l'est par ce qui est vrai, bon et beau, et que le Vrai, le Bon et le Beau ne se trouvent réellement que dans le christianisme, c'est lui maintenant qui, loin de ne produire que des imbéciles, peut se glorifier d'avoir de véritables grands hommes.

L. Gougenon

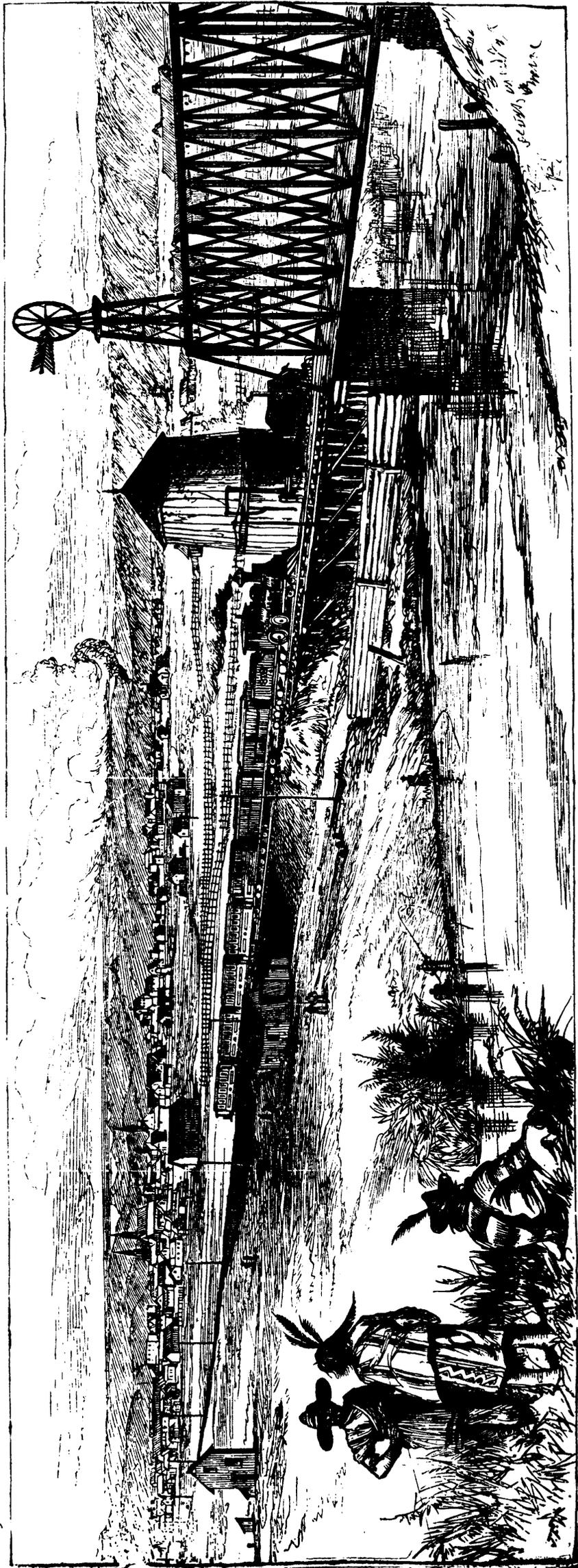
NOS GRAVURES

Deux de nos gravures représentent deux villes du Nord-Ouest Canadien : Brandon, centre du district agricole du Manitoba, et Calgary, située aux pieds des Montagnes Rocheuses, à 2262 milles de Montréal.

Ce sont des centres très florissants.



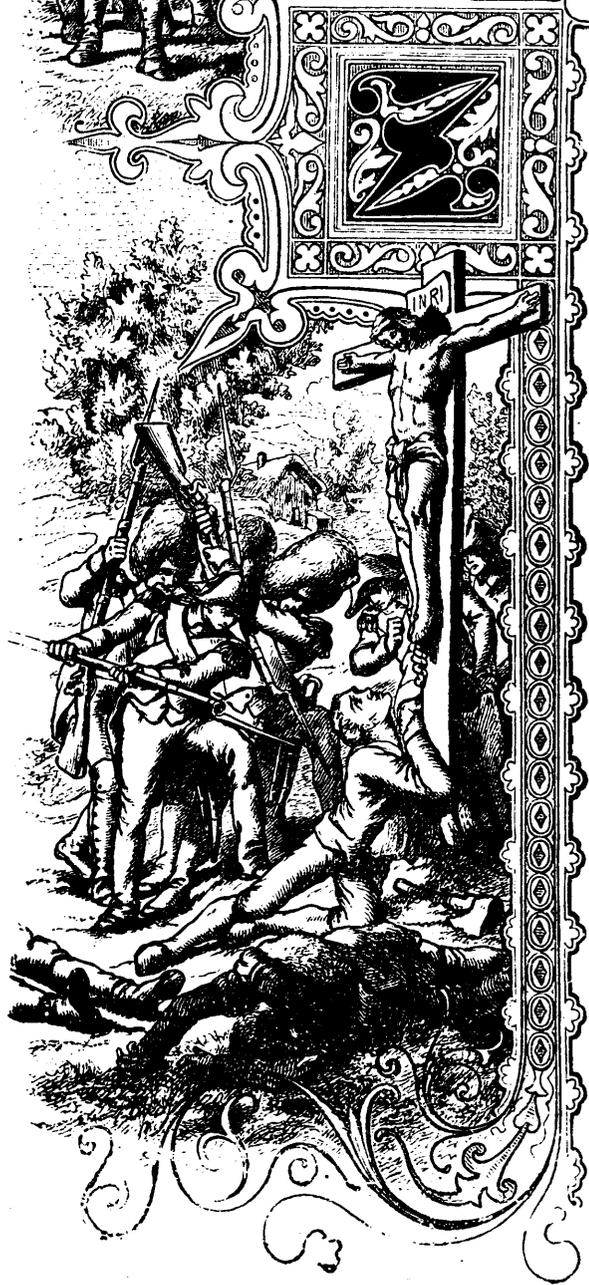
MANITOBA. — VUE DE BRANDON. — DESSIN DE M. MELTON PRIOR



MANITOBA. — VUE DE CALGARY, SITUÉE À 22 1/2 MILLES DE MONTREAL — DESSIN DE M. MELTON PRIOR



LE HÉROS DE LA CROIX



Dieu. Mais les bleus, qui se sont écartés, reviennent à la charge contre cet unique enfant ; alors, voyant qu'il va succomber, il étreint la croix. Cependant les baïonnettes qui vont le percer ne pénètrent point ; car dans leur rage ils veulent une autre satisfaction que le sang.

—La croix à terre ! crient-ils, ou la mort !

—La croix debout, c'est la vie !

—Renverse-la ou meurs ! disent-ils en commençant à le transpercer.

—Que je l'embrasse en mourant, elle ornera mon tombeau.

Le sang de l'enfant, comme celui du Christ, jaillit sur l'herbe de la vie, et son dernier regard fut pour la croix.

On l'a enterré auprès, et sur le granit on lit : " Ici repose Zacharie, le héros de la Croix."

L'abbé N. DE M...

UNE HISTOIRE VRAIE

Il était vieux, bien vieux le mendiant que je rencontrais tous les jours dans les rues de mon petit village. Ses cheveux, blancs comme la neige, tombaient en longues tresses sur ses épaules, et son dos était bien voûté.

D'où venait-il ? On l'ignorait, on l'avait surnommé le *vieux Sorcier*. Il ne demandait rien ; il tendait silencieusement la main ; mais si l'avare lui montrait durement la porte, alors, oh ! alors, il se redressait, ses yeux

lançaient des éclairs, et d'une voix forte il s'écriait en s'éloignant :

" Au commandement, obéissez."

C'étaient les seules paroles qu'on lui eut entendu prononcer, et comme les commentaires vont vite en campagne, on l'avait surnommé le *vieux sorcier*. C'était bien à tort, et si les enfants fuyaient sa présence, il était bien inoffensif.

* * *

Un jeune prêtre, en visite dans mon village, me dit un jour :

—Quelqu'un se meurt là-bas, dans la montagne, je ne connais pas le sentier, accompagne moi.

J'acceptai, et nous parîmes tous les deux. Nous entrâmes dans une pauvre maisonnette ; sur un misérable grabat un vieillard était étendu. C'était le *Sorcier*. Il était abattu, la respiration était courte et sifflante, la mort approchait.

—Je vais mourir, dit-il, en se redressant, j'ai besoin du prêtre pour me pardonner et de vous pour une mission (ces dernières paroles s'adressaient à moi). Je vais vous raconter mon histoire.

Elle était émouvante, cette histoire...

Il était jeune, il était riche, l'avenir lui souriait. La guerre se déclara, il dut partir comme les autres. Avant son départ il dit adieu à sa fiancée, à son amour, à son *Ida adorée*. Il lui renouvela ses serments, elle promit de l'aimer toujours, toujours, et comme preuve de sa sincérité, elle lui passa au doigt un anneau, chaîne d'or que la mort seule devait briser... et le jeune soldat était parti heureux. Que lui importaient les fatigues, les privations, les dangers de la guerre ! *Ida l'aimait*, c'était suffisant. La gloire, la richesse, le monde enfin, pour lui c'était *Ida*.

Un jour, ce fut un jour néfaste pour la France, on se battait là-bas. À l'angle d'une forteresse, un canon était braqué. Chaque canonnier qui s'avancait pour y mettre le feu tombait frappé d'une balle. Douze étaient déjà tombés ; c'était son tour, à *lui*, à notre soldat. Le capitaine lui ordonna d'avancer ; il hésita un instant, oh ! un instant seulement, la mort était si près et *Ida* était si belle ! La voix du capitaine retentit formidable : " Au commandement, obéissez ! " et le soldat avait obéi ; une balle avait sifflé, c'est vrai ; le sang ruissela sur son front, mais qu'importe, le canon gronda et le boulet fit une large trouée.

La guerre était finie, le soldat revint à son village. Hélas ! *Ida* était mariée et partie pour l'Amérique. Nous ne décrivons pas le désespoir du soldat. Ceux-là seuls qui ont aimé et qui ont

été trompés savent ce qu'il a dû souffrir. Une idée horrible lui traversa l'esprit. Il vendit tout ce qu'il possédait et il se mit à la recherche de sa fiancée infidèle. La retrouver, la tuer et se tuer ensuite, c'était là son but. Il parcourut tous les Etats de l'Amérique ; l'argent étant dissipé, la vieillesse étant venue, il se fit mendiant afin de pénétrer partout. Et il l'avait retrouvée, *Elle*, après soixante ans de recherches ; *Ida*, pauvre, misérable, était mourante dans un hôpital.

Cette histoire, racontée par un mourant, avec toute l'énergie du soldat, nous avait frappés de stupeur. Quel ravage avait fait la trahison d'une femme !

—Je l'ai retrouvée, s'écriait le moribond dans un spasme affreux. La vengeance ! La vengeance !

Le prêtre s'avança :

—On ne parle pas de vengeance à l'heure de la mort, il faut pardonner.

—Pardonne ! dit le mourant en poussant un ricannement horrible, pardonne, ah ! ah ! J'aurais souffert et pleuré pendant soixante ans, j'aurais tout sacrifié pour me venger et, lorsque le jour de la vengeance est arrivé, je pardonnerais, ah ! ah !

—Quelle sera donc votre vengeance ?

—Un homme sur son lit de mort, maudissant une femme à l'agonie, n'est-ce pas une belle vengeance ?

—Soit, dit le prêtre, vengez-vous, vous avez souffert pendant une longue vie ; la mort approche, vous aurez votre vengeance, mais ensuite, l'enfer pour toujours .. Un mot, un seul mot de pardon... et le ciel.

—Oh ! dit le moribond, je l'ai assez aimée, je l'ai assez haïe pour souffrir l'enfer avec Elle.

Puis, tirant de ses doigts amaigris un anneau, il me le remit avec une lettre en me disant :

—C'est pour Elle, en les lui donnant, dis lui que je la mau..

—Arrêtez, dit le prêtre. Le Dieu que j'ai reçu ce matin, le Dieu mort en croix pour expier le crime de la première femme, ce Dieu vous ordonne de pardonner...

—Non... point de pardon... dis lui que je...

Le prêtre dévoila brusquement un long crucifix.

—Dis-lui que je pardonne ! s'écria le moribond.

C'était trop, cet effort l'avait épuisé... le mendiant retomba sur le lit, l'agonie commençait.

Nous tombâmes à genoux, le prêtre récitait la prière des agonisants, et lorsqu'il prononça ces terribles paroles : " Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom du Père..." Alors on vit un spectacle étrange. Le moribond se dressa sur son lit, ses yeux reprirent leur éclat, ses bras s'élevèrent vers le ciel et il s'écria d'une voix forte : " Au commandement, obéissez ! " et il retomba sur le lit. Il était mort.

* * *

Je me suis rendu à l'hôpital pour accomplir la dernière volonté du vieux Sorcier. Ida était morte depuis quelques jours.

J'ai brûlé la lettre mais j'ai gardé l'anneau

MATHIAS F ..

Montréal, décembre 1888.

CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur du MONDE ILLUSTRÉ.

Oserai-je implorer votre impartial jugement sur une cause qui menace de prendre des proportions alarmantes.

Dans le numéro 237, de votre intéressant journal, on voit une judicieuse nomenclature des caractères des jeunes femmes nées dans les différents mois de l'année, et, chose tout à fait singulière, on ne compte que onze mois dans cette curieuse année.

Certes, monsieur le Directeur, vous faites des jalouses, et je connais maintes jeunes filles qui sont encore à se demander ce que sera une jeune femme née en mars, ce mois des vertus chevaleresques.

Avec votre affable galanterie habituelle, monsieur le Directeur, je me flatte que vous voudrez bien penser un peu aux filles d'Eve nées dans ce beau mois.

Bien à vous,

IRÈNE.

Du Taillis, 30 novembre 1888.

N. B.—Au nom de la direction, toujours empressée de satisfaire jusqu'aux moindres désirs des lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, quand la chose est en son pouvoir, au nom du premier directeur, M. Léon Ledieu, encore absent, et à la galanterie duquel notre correspondante fait une allusion qui l'honore, au nom de la vérité intègre, enfin, qui la réclame, nous nous empressons de descendre à la suggestion gracieuse qui nous est faite ci-haut. Voici donc, pour rétablir dans son état normal cette pauvre année qui, privée par un malencontreux oubli d'un de ses douze mois, a trouvé, dans notre aimable correspondante, un avocat si convaincu.

" La jeune femme, née en mars, sera vive, légère, inconséquente, un peu affolée de bruit et de succès : ne fuyant ni ne cherchant le mariage."

A ces observations du physiologiste, nous nous autorisons à joindre les notes suivantes : " Douée d'un noble caractère et d'une belle âme, la jeune femme, dont l'impétueux Mars aura vu la naissance, sera rêveuse, avec un grand fond de poésie, comprenant l'amour sous ses plus beaux aspects, cherchant de l'idéal jusqu'en la réalité ; elle pourra—et c'est à noter—garder assez longtemps un secret. Malgré tout cela, ou mieux pour tout cela peut-être, elle sera apte à faire une excellente ménagère... nos lecteurs se le diront tout bas.

S'il est de fait que les ombres servent à faire ressortir le coloris d'un tableau, nous céderons ce point à la franchise et avouerons candidement que notre héroïne sera, de plus, curieuse quelque

peu, observatrice entre toutes et aimante de l'inconnu... Mais sont-ce bien là des défauts ? Presque non

Sur ce, que nos lectrices, filles de Mars—sans allusion mythologique—nous veuillent pardonner cet oubli que nous regrettons.

Pour notre charmante questionneuse, merci à elle de son obligeante remarque. Rien ne nous défendait de croire qu'elle n'eût quelque intérêt dans la chose, nous avons jugé bon de compléter les notes de Mars, plus que celles de ses onze frères : nous le lui devons, c'était justice.

Ainsi donc, sans rancune aucune, et qu'on nous tienne compte du vieux dicton : *Mieux vaut tard que jamais.*

JULES DE ST-ELM.

PETITE COMPOSITION

UNE HEUREUSE CONTRARIÉTÉ



ALDEBERT aimait Albine... D'où venait cette franche et sincère amitié ? Je n'en sais trop rien, ou plutôt on peut le comprendre aisément.

La charmante Albine, avec ses dix-huit printemps, souriait à l'existence. Tout était pour elle joie et bonheur du cœur. Le jour, on la voyait parcourir la prairie avec ses compagnes, cueillant des fleurs aux éclatantes couleurs. Avec ces fleurs, elle tressait des couronnes. Le soir, on voyait la jeune fille s'acheminer tranquillement vers l'église de son village ; là, elle déposait quelques fleurs sur l'autel de la Madone ; puis s'agenouillant, elle priait longtemps, bien longtemps. Que disait elle dans sa prière ? que demandait elle ?... A la voir prier avec tant de ferveur, on devait comprendre que sa prière était pu e comme son chaste cœur.

Sans vouloir se l'avouer, un jeune homme avait été frappé par les charmes et les bonnes habitudes d'Albine. Il l'aimait dans sa démarche humble et modeste, dans sa jeunesse souriante et pleine d'espérance. Aldebert, car c'était son nom, ne pouvait oublier le visage pur et souriant de la jeune fille. Quand elle passait près de sa demeure pour aller à l'église faire sa prière du soir, il laissait là son travail et la suivait des yeux.

Un jour, cherchant l'occasion de connaître celle qui l'avait frappé d'une manière si étrange, Aldebert se rendit à l'église. Quelques instants après, la jeune fille, fidèle à ses pieuses habitudes, franchit à son tour le seuil du saint parvis et vint s'agenouiller à la place accoutumée. Là, il la vit prier longtemps et avec effusion de cœur...

La jeune fille venait à peine de quitter l'église, et le jeune homme s'aperçoit, non sans plaisir, qu'elle a oublié son livre de prières. Aussitôt, s'emparant du précieux dépôt, Aldebert s'empresse d'aller le lui remettre. Bientôt il a rejoint Albine, et, l'abordant doucement, il lui dit :

—Excusez, mademoiselle, je crois que vous avez oublié ce livre dans l'église, et pensant vous rendre un service, je viens vous l'apporter.

—Grand merci, répondit la jeune fille timide, je vous suis très reconnaissante.

—Ce n'est rien, ajouta Aldebert, permettez-moi cependant de vous accompagner jusqu'à votre demeure.

—Volontiers, reprit Albine, cela me fera plaisir...

La conversation s'engage, se continue jusqu'à la résidence de la jeune fille. En se quittant, ils se disent au revoir...

Le jeune homme était heureux. Son cœur battait fort, et, à le voir, on distinguait sur ses traits un sourire de bonheur, qu'il est quelquefois donné aux pauvres mortels de ressentir ici-bas.

Quelques jours se passèrent ainsi. Enfin Aldebert, n'oubliant pas la gracieuse invitation de la jeune fille, se décide à faire visite à celle qui, depuis longtemps, était l'objet de ses pensées et de son amitié. Il fut reçu à cœur ouvert. Albine et son aimable famille se montrèrent d'une prévenance délicate à l'égard du jeune homme.

Il réitéra souvent ses charmantes visites, qui étaient pour lui des moments d'inexprimable bonheur. Les heures coulaient heureuses et trop tôt sonnait le moment du départ.

Il semblait s'être formé entre Albine et Alde-

bert, du moins c'était la pensée et le désir de celui-ci, une douce communication d'amitié. On devait se croire fait l'un pour l'autre. Ces deux cœurs battaient à l'unisson devaient se comprendre et s'aimer d'un amour bien ardent et bien pur. On devait prier l'un pour l'autre. Mais, hélas ! les joies de ce monde sont courtes !... Pauvre Aldebert !...

C'était par une belle matinée du mois d'octobre, le soleil dardait ses rayons sur les arbres à moitié dépouillés de leur riche feuillage : les oiseaux égrenaient dans les airs une chanson de départ pour un climat plus hospitalier. Aldebert marchait seul et pensif dans le chemin désert qui conduit à la montagne, où il se dirigeait dans ce moment, afin d'être plus seul et de donner libre cours à sa douleur. Le pauvre jeune homme venait d'apprendre qu'Albine, sa bien-aimée, devait, dans quelques jours, quitter la paroisse pour aller s'enfermer dans un couvent... Il pleurait amèrement, le bon jeune homme, et ses larmes con-olaient son cœur endolori... Il revint tard de la montagne, cachant à tous le sujet de sa douleur...

Dans sa peine amère, Aldebert se rappelle que la prière est puissante pour apporter au cœur le baume de la consolation. A son tour, tous les jours, il allait prier à l'église de son village. Il en revenait plus fort et plus consolé... Enfin, il comprit le beau et noble sacrifice d'Albine, et il demanda au ciel la grâce de s'arracher lui-même au monde et de s'enfermer dans la retraite. Sa prière fut exaucée...

Aujourd'hui, Aldebert s'est donné généreusement à son Dieu. Il est bientôt prêtre du Seigneur...

Aldebert et Albine sont dans la retraite, tous deux au service de leur Maître... Du moins, ils se comprendront dans la prière, et plus tard ils se reconnaîtront dans les parvis célestes, où ensemble, comme deux anges de douce prière, ils chanteront un cantique de reconnaissance à leur divin Créateur.

Sault-au-Récollet, 1888.

POMÉLIA.

SCIENCE AMUSANTE



LA ROTATION DE LA TERRE

Voulez-vous donner à un enfant une idée exacte du mouvement de notre planète, qui tourne sur elle-même en tournant autour du soleil ? Rien ne sera plus facile, lorsqu'on servira les œufs à la coque. Humectez légèrement d'eau le bord de votre assiette, et posez dessus le petit bout de la coquille que vous venez d'enlever à l'œuf et qui représentera la terre. Inclinez légèrement l'assiette et vous verrez la coquille prendre un rapide mouvement de rotation sur elle-même. Le méni-que liquide formé entre elle et l'assiette l'empêche de s'échapper au dehors, par suite de la cohésion, et, en manœuvrant convenablement l'assiette, dont le centre sera le soleil, vous en ferez décrire tout le tour à votre petit morceau de coquille, qui n'aura pas cessé de tourner sur elle-même. Inutile d'ajouter que pour compléter la démonstration, vous pourrez, à l'aide d'un peu de jaune de votre œuf, tracer avec la cuiller à café un rond jaune figurant le soleil, sans oublier les rayons d'or chers aux poètes.

La causerie est une libre promenade en pleine campagne : ou elle n'a point de but, ou elle aime à s'écarter des routes et des avenues qui y conduisent. —BACON.

USAGES ET COUTUMES
(Suite)

BALS.—SOIRÉES DANSANTES

Quelques Canadiennes, — "un groupe d'amies", — nous ont demandé des renseignements sur l'organisation des bals et des soirées. Nous remercions d'abord ces dames de leur aimable confiance; maintenant nous allons essayer de les satisfaire.

Comme pour un dîner, toutes les dispositions relatives à la réception dansante doivent avoir été si bien prises que les maîtres du logis, libres de toutes autres préoccupations, puissent se consacrer entièrement à leurs invités.

Les vestibules, les escaliers (ou l'antichambre) sont brillamment illuminés. Les pièces extérieures de la maison ou de l'appartement doivent déjà avoir un air de fête. Une pièce est toujours convertie en vestiaire, et le plus grand ordre y est maintenu, afin que les invités puissent facilement retrouver à la sortie les vêtements qu'ils y ont déposés en entrant.

Des femmes de chambre habiles se tiennent à la disposition des dames pour les débarrasser de leur manteau et pour réparer les accidents qui peuvent se produire dans leur toilette.

La lumière doit être abondamment distribuée dans les salons et de fleurs, résistantes et sans parfums, y sont assez profusément disposées. Seule, une petite pièce (boudoir, salon intime ou serre), est laissée dans une demi-teinte et ornée de fleurs légèrement odorantes. Les gens lassés du bruit et de l'illumination viendront s'y reposer, dans un calme, un apaisement dont les natures surexcitées ont besoin après quelques heures de fête.

Si l'on ne dispose pas de vastes salons, nous conseillons de ne recevoir à la fois qu'un nombre raisonnable de personnes. On ne s'amuse pas lorsqu'on a les pieds écrasés, lorsque la toilette se fripe ou se déchire dans la foule. Le buffet est ordinairement dressé dans la salle à manger. Il doit être très abondamment garni et servi par des domestiques bien dressés. Dans les autres salons (ou chambre arrangée en conséquence), on dispose des tables de jeu. Partout belle lumière, plantes vertes et grand confort.

Les maîtres de la maison se tiennent à la porte du premier salon pour recevoir leurs invités. Ils les installent de leur mieux jusqu'à ce que la foule, arrivant très nombreuse, ils soient forcés de laisser les gens se placer eux-mêmes. Des aides de camp masculins sont bien précieux, ces soirs-là, pour diriger les invités encore peu façonnés à la physionomie de l'appartement, aux habitudes de la maison. Il va de soi que les maîtres du logis quittent le premier salon quand le plus grand nombre des invités est entré. Ils vont au devant des retardataires (le mari seul si ce sont des hommes célibataires), lorsqu'on annonce ceux-ci ou lorsqu'ils les voient se diriger vers eux.

La maîtresse de la maison danse peu; mais elle veille à ce qu'aucun des femmes qui dansent ne reste sans danseur. Pour ce, il lui est permis de faire des coquetteries à ses invités masculins (de la première jeunesse) afin d'obtenir qu'ils

emmènent les délaissées dans la valse ou le quadrille.

Un homme bien élevé ne fait pas danser trop souvent la même femme quelques soient ses préférences. Les fils, les neveux de la maison dansent avec les femmes peu recherchées.

Une femme qui a refusé de danser, sans pouvoir motiver ce refus par les mots traditionnels: "Je vous remercie, mais je suis invitée (et non engagée)," cette femme ne peut plus danser avec un autre homme tout le temps que dure le quadrille ou la valse qu'elle a refusé à celui qui s'est présenté le premier. Et afin de pouvoir accepter la danse suivante, elle a du répondre à l'invitation précédente, sans sécheresse, en souriant: "Je vous remercie, mais je suis fatiguée et je ne danserai pas cette fois-ci."

Un homme du monde n'insiste pas; ne dit pas: "Et la prochaine valse?" Il peut se représenter, mais un peu plus tard. Si on le... remercie de nouveau, il se le tient pour dit et n'invite plus.

Mais à moins de raisons graves, une femme ne refusera pas deux fois au même homme de lui accorder un tour de valse.

Elle doit bien prendre garde aussi de confondre les invitations, d'accepter, par étourderie, deux danseurs pour la même danse. Si cet incident se produit, elle dira gentiment: "Pour vous prouver, messieurs, qu'il ne s'agit que d'une confusion, d'un manque de mémoire, je me priverai de danser cette fois-ci." Alors l'un des cavaliers se désistera. Mais la dame fera encore quelques façons, afin de ne témoigner ni sympathie ni préférence à celui qui reste en ligne.

ANN SEPH.

(A suivre)

CONNAISSANCES UTILES

Contre le rhume de poitrine.—Boire de la tisane de coquelicot sucrée avec du sirop de gomme. Mettez sur la poitrine un grand cataplasme de farine de lin, additionnée de deux cuillerées d'huile.

Le repassage.—Aux ménagères, nous disons: Si vous ne voulez pas que votre fer colle au linge et si vous désirez avoir un repassage luisant comme celui des Chinois, faites votre emploi avec du savonnage.

Comment emplir un verre d'eau bouillante sans le faire casser.—On sait qu'en versant subitement de l'eau bouillante dans un verre froid, il arrive souvent que ce verre éclate par la dilatation subite des molécules au contact du liquide échauffé. Voulez-vous prévenir cet accident? Mettez une cuiller dans le vase à remplir, et versez votre liquide sans aucune crainte. La raison en est facile à saisir. Le métal de la cuiller étant plus compact que le verre, attirera davantage le calorique et permettra aussi au vase de se dilater graduellement sans produire de fracture.

Soudure de deux morceaux d'ambre.—Quel désespoir pour le fumeur de voir brisé en deux le beau porte-cigare en ambre auquel il tenait, ou le bout d'ambre de la pipe favorite! Comment y remédier? Comment réparer la maladresse commise?

Voici le secret. On prend chez un pharmacien ou chez un marchand de

produits chimiques quelconque, une solution de potasse caustique marquant 36° à l'aéromètre de Baumé; c'est ce que l'on appelle la *lessive de potasse des savonniers*. On humecte avec cette solution les surfaces d'ambre à réunir, puis on les presse fortement l'un contre l'autre en ayant soin de chauffer très légèrement. Les deux morceaux se recollent hermétiquement au point que, dans la plupart des cas, lorsque l'opération a été bien faite, il est absolument impossible de retrouver trace de la brisure.

CHOSSES ET AUTRES

—Un poehard lit la Bible: "Tu es poussière et tu retourneras en poussière." "C'est pour ça, dit notre ivrogne, qu'il faut toujours et continuellement s'arroser."

—Au régiment: "Eh bien! cavalier, comment ça va-t-il?" "Très bien, major! J'ai une faim de cheval!" "Parfait! Notez une botte de foin au cavalier Bequard!"

—La Chine exporte son meilleur thé en Russie pour l'usage de la cour et de l'aristocratie. Les feuilles coûtent \$4 la livre dans le commerce du gros, et elles se vendent \$7 la livre en détail à St-Petersbourg.

—La *Tribune*, de New-York, dit: "Le coût d'entretien des chiens aux Etats-Unis s'élève à près de \$200,000,000 par année. Ces chiffres, s'ils sont exacts, sont de nature à faire réfléchir ceux qui entretiennent des chiens pour leur plaisir seulement."

—Un sot raillait un homme d'esprit sur la longueur de ses oreilles. "Il est vrai, lui répondit celui-ci, que j'ai les oreilles trop longues pour un homme; mais convenez aussi que vous les avez bien courtes pour un âne."

—Les Etats Unis ont eu cette année la plus forte récolte de patates dont fasse mention l'histoire de la République. On a établi que la récolte s'élève à 216,645,059 boisseaux; en 1884, 190,642,000 boisseaux; en 1886, 168 071,000; et en 1887, 134,000,000 boisseaux.

—D'après le journal anglais *Iron*, on trouve dans le corps humain treize éléments, dont cinq de gaz et huit solides. Un homme de 160 livres représente 92 lbs d'oxygène, 13 lbs d'hydrogène, 3 lbs d'azote, 1 lb de chlore, 3 onces de fluor, 44 lbs de charbon, 1½ lb de phosphore, 3 onces de soufre, 3 lbs de calcium, 2½ onces de potassium, 1½ once de magnésium. 1½ once de fer—nul métal précieux.

TOUT EN PAPIER.—Ses applications augmentent de jour en jour. Nous ne parlons pas de ces magnifiques ornements et statuettes que l'on voit dans les magasins et qui sont faits avec une composition dont le principal élément est le papier. Aujourd'hui, un homme peut porter des chaussures et des habits de papier, manger dans des plats de papier avec des couteaux et des fourchettes de papier servis sur une table de papier, et user des serviettes de papier, se verser dans un verre de papier un liquide contenu dans une bouteille de papier; s'asseoir sur une chaise de papier, dormir dans des draps de papier sur un lit de

papier, dans une chambre dont les murs sont en papier, voyager sur une voiture de papier; naviguer dans une embarcation de papier; pourtant cette industrie sort à peine de l'enfance.

LES EXÉCUTIONS PAR L'ÉLECTRICITÉ.—On sait qu'aux termes d'une loi récente, les condamnés à mort pour crimes commis à partir du 1er janvier prochain dans l'Etat de New-York devront être exécutés au moyen de l'électricité. Mais jusqu'à présent on n'avait pas trouvé de moyen pratique de causer, à l'aide de l'électricité, une mort instantanée. Les expériences auxquelles on s'était livré n'avaient pas donné de résultat décisif. Or, de nouvelles expériences viennent d'avoir lieu au laboratoire de M. Edison, à Orange, New Jersey, en présence de M. Eldridge Gerry, le promoteur de la nouvelle loi, et de plusieurs autres notabilités. Deux veaux, pesant l'un 124 livres et l'autre 145, et un cheval pesant 1,230 livres, ont été successivement tués au moyen d'un système nouveau, et il a été constaté que dans les trois cas la mort avait été instantanée. Toutes les difficultés pour l'application du nouveau système d'exécutions capitales ont été ainsi levées.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants:

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en ½ pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

(BÂTIMENTS DES SOEURS) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.

No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 455.—ENIGME

A la campagne, ô laboureur !
Tu mets en moi ton espoir et ta joie.
Pourvu, mon Dieu, que l'orage en fureur
De moi ne fasse point sa proie !
Je siéds encore à la beauté,
Souvent jadis l'ornement du visage,
Je donne au teint vermeil et velouté
Le plus gracieux avantage.
En mer, le rude timonier
Veille partout de la poupe à la proue.
Sans cesse il sait diriger son voilier,
Très calme, et la main sur la roue.
Mais soudain son front s'assombrit :
C'est l'ouragan qui veut faire son œuvre.
Comme il me craint, vite à tous il prescrit
D'être prêts à toute manœuvre.

No 456.—LOGOGRIPE

En pâte et truffé, je suis très délicat, [piat !
Sur table et sans ma tête quel plantureux

SOLUTIONS :

No 454.—Le mot est : Platane.

ONT DEVINE :

Mlle Marie Reid, Bedford ; Ch. Arthur, St-Jean (P.Q.) ; L. C. D. Emeris, Pointe-Gatineau ; Mlle B. Bureau, Montreal.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le seul journal français du genre en Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les cheveux de tomber et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY K. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montreal

"Ce que fit ma Tante"

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LÉON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON
54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal
Téléphone 1432

Frank Leslie's Illustrated, le plus des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser au Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Howland & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

10740

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Par son procédé breveté de préparation retient toute l'albumine, toute la fibrine et les phosphates. Cet aliment contient tous les ingrédients qui existent dans la viande elle-même.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fauteuils, Divans, Sofas et autres morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

WM. KING & CIE.,
652, RUE CRAIG. 652



VENEZ TOUS VOIR !

SERVICES A DINER en couleurs pour \$5.00, \$6.50, \$10.00, \$11.50, etc., composés depuis 75 jusqu'à 104 morceaux.

Aussi : Assortiment complet et des plus variés de nouveaux cristaux, sets à liqueurs, etc., etc.

L. DENEAU

Magasin Central de Porcelaine

No 2023, rue Notre-Dame Wells, Richardson & Cie., Montreal, P. Q.

ALLEZ CHEZ DE LORIMIER

Pour vos Corps, Caleçons et Gants d'Hiver. Vous trouverez à ce magasin un assortiment des plus complets à très bas prix.

1700, RUE NOTRE-DAME

P. S.—Chaussette en laine écossaise, valeur extra, à 25 cents.

PERTE DU SOMMEIL

L'insomnie et les songes terribles sont des signes certains et avancés de l'épuisement du cerveau. Le cerveau puise dans un sommeil salutaire la force nécessaire aux devoirs du lendemain. Mais quand le système nerveux a été surchargé de travail, il lui devient impossible de contrôler l'esprit qui est tracassé par le travail tout aussi bien que pendant le jour, et le cerveau n'a pas le temps de recouvrer son énergie. Les remèdes les plus propres à cet état de choses, sont les sédatifs, les laxatifs, les toniques pour les nerfs et tous les régulateurs des fonctions générales. Le Célérier sont les sédatifs commandés, et toute leur efficacité se fait sentir dans le Célérier Composé de Paine. En outre il contient, dans des proportions scientifiques, les meilleurs remèdes de la Matière Médicale contre la constipation, les dérangements du foie et des reins. Voici une très courte description du remède qui a donné un doux repos à des milliers de personnes, du soir au matin agitées par l'insomnie, ou dont les songes effrayants sont la cause que ces personnes sont plus fatiguées et plus abattues au réveil qu'au coucher. Toutes les vieilles personnes nerveuses, débiles et troublées par l'insomnie trouveront une grande vigueur et une santé parfaite dans le puissant tonique pour les nerfs, le Célérier Composé de Paine.



Prix \$1.00.

Vendu par les Pharmaciens. Circulaires gratis.

SCENE DANS LE GRAND MAGASIN DE CHAUSSURES DE

Grand Assortiment de Souliers chauds



En FEUTRE pour l'hiver, etc., etc.

FOGARTY & BROS.

COIN DES RUES ST-LAURENT ET STE-CATHERINE

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 15 décembre 1888

GUET-APENS

DEUXIÈME PARTIE

RÉPROUVEE

(Suite)

L'arme, dans son étui, alla reprendre sa place au fond du secrétaire. Lucienne resta longtemps à sa fenêtre. A quoi rêvait l'énergique jeune fille ? Son regard se portait tantôt vers Garches, et tantôt vers Paris, dont la place à l'horizon lui était révélée par le ciel lumineux et comme incendié au-dessus de la grande ville. Vers Garches, elle essayait d'apercevoir la petite maison où maintenant, seule au monde, abandonnée de ses fils et de sa fille, Marie Doriat pleurerait. Et son cœur se fondait en pensant à elle. Ses bras se tendaient vers la petite maison et ses lèvres murmuraient :

—Mère ! mère chérie, c'est pour toi !

Vers Paris, elle pensait à Gauthier, son fiancé qui ne croyait plus en elle, dont elle n'avait plus maintenant que le mépris et l'horreur ; à Pascal et à Henri, ses frères, qui partageaient cette aversion et qui ne parlaient plus d'elle que la honte au front. Toute sa vie était là. Son regard se reporta sur les bâtiments sombres de la fabrique, ensevelis dans l'obscurité et où régnait un silence complet. Elle était donc près de l'assassin, près de Montmayeur ! Le premier acte du drame était joué. Elle avait fait sa dupe de cet homme qui n'avait pas reculé devant un crime. Elle avait dit un jour à M. de Moraines, le juge, qu'elle connaissait une puissance supérieure à la police : l'amour. C'était par l'amour qu'elle arriverait à triompher de Montmayeur ! Déjà Montmayeur était aveuglé. Elle ferma sa fenêtre et se coucha. Georges était redescendu dans la salle à manger et il avait repris son éternelle place auprès du foyer qui se mourait. Jean fumait auprès du feu. Ils échangèrent un regard froid qui résumait toute leur conversation. Une haine mortelle venait de germer entre ces deux frères le fort et le faible. Elle grandira tous les jours. Georges de Montmayeur demanda :

—Notre mère est rentrée chez elle ?

—Je le crois, dit Jean, elle vient de sortir.

Ce fut tout. Un quart d'heure après, Jean et Georges montèrent à leurs chambres. Georges frappa doucement à celle de sa mère. Personne ne répondit.

—Elle dort, tu vas la réveiller, dit Jean.

Georges n'insista pas. S'il avait insisté, s'il avait voulu entrer, il aurait pu voir que la vieille n'était pas chez elle. Jean s'enferma chez lui à double tour. Il faisait ainsi tous les soirs. Et lorsqu'il fut seul, son visage changea, devint couleur de terre ; ses yeux étaient inquiets et ses

lèvres tremblantes. Ce n'était plus le Montmayeur qui faisait trembler Georges ; c'était un Montmayeur qui avait peur de lui-même. La solitude l'épouvantait ; la nuit surtout. Le jour, il redevenait brave ; les rumeurs autour de lui, les nouvelles du siège, la vie des autres, enfin, entretenait sa propre vie dans une sorte de surexcitation qui lui faisait oublier son crime. Mais, la nuit venue, des frissons le prenaient, il retardait le plus longtemps possible le moment où il allait monter se coucher. Volontiers, si Georges ou sa mère étaient restés en bas ; près du feu, il fût demeuré auprès d'eux jusqu'au lendemain, somnolent sur une chaise. Mais Georges et sa mère disparaissaient tour à tour. Le grand et profond silence autour de lui se peuplait de cris lugubres. Il entendait au loin des plaintes. Il voyait des spectacles innombrables. Alors, il s'enfuyait et s'enfermait. Chez lui, seul, quel changement ! Il allait tout de suite regarder par la fenêtre au dehors, croyant à quelque surveillance mystérieuse, obsédé par l'idée

chambre. Il écarta les rideaux du lit, les rideaux des fenêtres pour s'assurer que personne ne s'y trouvait caché ! Il regarda sous le lit ! Puis il s'assit, essaya de lire, de penser à autre chose, à Lucienne surtout, à Lucienne qu'il avait près de lui. Vains efforts, le jour il était tout à elle, la nuit, entre Lucienne et sa pensée, roulait le corps sanglant de Bourreille. Il éteignit sa lampe et se glissa dans son lit. Il ferma les yeux et voulut dormir. Le sommeil le fuyait obstinément. Des nuits entières souvent se passaient sans qu'il eût une minute de repos. Ou bien, si, brisé par la fatigue, il finissait par s'endormir, son sommeil se peuplait de cauchemars. Il s'agitait sans se réveiller, étendait en avant des mains suppliantes, proférait quelques paroles. Des gouttes de sueur inondaient son front. Il s'éveillait en sursaut, les yeux hagards, ayant l'air d'un fou, criant, non pas en rêve, mais bien vraiment : Grâce ! grâce ! pitié ! Il s'apercevait alors qu'il était seul, reconnaissait qu'il avait rêvé, et retombait sur l'oreiller anéanti, à bout de forces. Le

calme revenu, il se levait, rallumait sa lampe, la veilleuse même ne suffisait plus, avec sa demi-obscurité, et se promenait, d'un pas chancelant, par la chambre. Ce qui le calmait un peu, c'était la certitude qu'il avait qu'on ne pouvait entendre que le bruit confus de sa voix. Il voyait poindre l'aurore avec un soulagement inexprimable ; avec les dernières ténèbres disparaissaient toutes ses craintes, revenaient toutes ses ambitions, ses mauvaises pensées, ses espérances, avec son énergie et son amour pour Lucienne. Il essuyait, sur son visage, ses dernières sueurs d'angoisse, et il se reprenait à sourire, en disant :

—Quelle folie ! Je ne puis donc pas commander à mon imagination ?

A son imagination, peut-être ; à sa conscience, non !

IV

Ce fut une vie étrange qui commença pour Lucienne, une vie toute d'intimité où elle étudia peu à peu les gens qui se trouvaient autour d'elle, ce Georges de Montmayeur surtout, dont le doux et triste regard ne la quittait guère. Elle avait pris tout de suite ses habitudes dans la maison, se levait de bonne heure, comme chez Marie Doriat, aidait la vieille Montmayeur dans son ménage, travaillait et lisait auprès d'elle. La vieille ne sortait guère de son silence que pour la jeune fille et Lucienne apercevait alors dans ce cœur

qui tout d'abord lui avait paru rigide, des coins de tendresse qui l'étonnaient. Elle allait maintenant, la bonne femme, jusqu'aux confidences, mais parfois elle s'interrompait en racontant ses souvenirs. C'était lorsqu'elle arrivait à cette triste date de septembre où Bazeilles avait brûlé.

Alors elle se taisait, baissait les paupières et rêvait. Lucienne ne troublait pas sa rêverie. Les Prussiens avaient été surpris de l'entrée dans le ménage de cette nouvelle figure. Leur curiosité éveillée finit par s'émousser ; ils l'avaient déclarée *cholie*, très *cholie*, la Française, puis s'était tout. Non, pourtant. Un petit Prussien, sergent d'infanterie, nommé Frantz Schuller, blond pâle, à l'œil bleu, à la physionomie mélancolique et rêveuse, en avait dit plus dans le carnet qu'il s'amusa à tenir au jour le jour des faits menus ou gros qui se passaient à Garches et aux



La mère Montmayeur.

que la justice, même en ces temps malheureux, s'occupait de lui, était parvenue à trouver contre lui un indice. La moindre ombre vacillante sous le vent froid d'hiver, surtout quand la lune faisait les nuits moins sombres, arrêtait le sang dans ses veines. Et quand il était bien sûr qu'il n'avait pas de motif d'avoir peur, il avait peur encore. Il avait cru pouvoir braver la mort et commettre un crime, maintenant il était lâche devant ce qu'il avait fait. Il éprouvait parfois des épouvantes d'enfant.

Ce jour-là, enfermé à double tour, il s'empressa d'allumer une lampe et de préparer sa veilleuse. Depuis la mort de Bourreille, il lui fallait de la lumière toute la nuit ; les ténèbres chargeaient sa poitrine d'un fardeau énorme. Tout de suite il promena autour de lui son regard effaré, scrutant jusque dans les recoins les plus retirés de la

environs. Georges, qui comprenait l'allemand comme sa langue maternelle, était au courant de ce carnet que le sous-officier abandonnait dans sa chambre, sous les combles, où il écrivait les soirs de repos, assis sur une planche posée sur deux traverses à la lueur d'une bougie plantée dans une bouteille. Singulier et bien caractéristique, ce carnet, qui était comme une histoire de la guerre venue d'en bas, depuis les premiers jours de la mobilisation. Schuller appartenait à la réserve; l'ordre de partir l'avait brusquement surpris le 14 juillet, alors qu'il rentrait les blés à la ferme de Wergheim, dans la Prusse rhénane.

— On va se battre contre la France, disait le carnet, nous voici embarqués en chemin de fer, et en route pour le Rhin, avec nos munitions et nos provisions. J'ai fait mes adieux à Catherine, ma bonne femme, et j'ai embrassé sur leurs grosses joues barbouillées de confitures nouvelles mes trois enfants, Fritz, Wilhem et la toute petite Anna, qui n'a qu'un an à peine et qui ne peut pas parler. Je n'ai pas pleuré tout de suite, à cause de Catherine, et j'ai fait le gai pinson, mais dans le train avec les autres, qui ne riaient pas non plus, j'ai pleuré de tout mon cœur. Ce sont ces Français qui veulent la guerre, voilà ce que tous les camarades se disent. Et cela nous console de partir. Moi, je ne m'en battrais que mieux, puisqu'on m'attaque. Je penserai, en tirant, que je tue les étrangers pour défendre ma bonne femme Catherine qui va dire pour moi bien des prières à la Vierge et à tous les saints les plus puissants du bon Dieu; pour défendre mon Fritz qui a déjà quatre ans et qui joue au soldat sur la place publique avec un grand sabre que je lui ai taillé avec un cercle d'une tonne de bière, que le vieux Kauffmann de Munich nous a envoyée; pour défendre Wilhem qui parle à peine et qui veut être maître d'école; pour défendre Anna que sa mère nourrit et que Dieu protège. Est-ce que je les reverrai jamais? Nous voilà loin, déjà très loin de Wergheim. C'est vers Cologne qu'on nous dirige. De là, nous passerons en France, si les Français ne passent pas chez nous!

Puis, dans le carnet, éclataient bientôt les cris de triomphe après chacune des surprenantes victoires, après chacune des sanglantes batailles auxquelles le régiment de Frantz Schuller était mêlé. Et, d'étape en étape, il arrivait à la bataille de Sedan, à ce pauvre Bazailles qu'il avait vu brûler, lui aussi, comme la vieille Montmayeur, et dont il disait :

— Il n'en reste plus un mur debout. Les Bavarois se sont vengés de la résistance. La terreur allemande fait courber toutes les têtes. Quelle grande victoire! L'empereur est prisonnier avec toute son armée! J'écris cela, fatigué de ma journée de bataille, sans blessure, prêt à recommencer. J'écris cela avec joie parce qu'on dit que c'est la fin de cette guerre. Et je vais revoir ma bonne femme Catherine et mes trois enfants. Et je leur apporterai quelques souvenirs de France que je garde précieusement dans mon sac. Nous bivouaquons au bord de la Meuse. Les feux sont allumés. Nous n'avons plus rien à craindre, puisque l'ennemi n'existe plus et tous mes camarades, ceux qui restent! se livrent à la joie sans penser à ceux qui sont morts. Les musiques militaires jouent leurs plus éclatants hymnes. Nous envoyons des vivats à notre roi. Les officiers passent près de nous et nous les saluons de hurrahs. L'Allemagne est grande. De temps à autre, des colonnes de prisonniers traversent les campements, des escortes les conduisent à Sedan où ils seront internés. Ils font pitié, maigres, sales, pas de sac, leurs souliers, leurs capotes déchirés, sans képi (les Français n'ont pas de casque). Quelle différence avec nous autres! Je regarde les amis. Ils sont sanglés dans leur uniforme brun, le ceinturon est blanc. Les visages sont abattus et paraissent fiers: c'est peut-être de l'insensibilité. Les officiers se saluent et un piquet leur porte les armes. L'ennemi a fait son devoir puisqu'il s'est bien battu. Maintenant ce ne sont plus que des gens comme nous. Ils ont leurs parents. Il y en a qui sont mariés, qui ont une femme comme ma bonne Catherine et des enfants comme Fritz, Wilhem et l'amour d'Anna que je vais bientôt revoir, je l'espère. Les musiques jouent toujours. Nous remettons des fagots

et des arbres sur les feux. Il pleut. Les prisonniers français ne passent plus. Bazaille brûle encore.

Frantz Schuller se trompait en croyant la guerre terminée et c'était à Garches qu'il continuait son carnet.

— Je suis en vue de Paris, de Paris, ma bonne femme, dont nous parlons tant aux veillées et dont on nous raconte tant de merveilles et tant d'horreurs. J'en vois d'ici tout le panorama. C'est immense. On distingue très bien les principaux monuments! Notre-Dame, qui ne me semble pas aussi belle que la cathédrale de Cologne que nous sommes allés voir l'an dernier, à Pâques, le Panthéon, les Invalides, où est le tombeau de Napoléon 1er, celui qui nous a tant de fois vaincus; l'Arc de triomphe, aussi, dont ils sont si fiers, parce qu'il leur rappelle leurs anciennes victoires. Les générations changent. Nous autres Allemands, nous sommes restés des hommes, mais nous n'avons plus devant nous que des enfants. J'ai mon logement, avec douze soldats, dans une fabrique située au fond de la vallée de Garches. La fabrique est tenue par deux frères, dont l'un est très malade. La mère ruinée à Bazaille est venue leur demander asile. Nous n'avons pas à nous plaindre d'eux. Ils n'ont, du reste, avec nous que les rapports indispensables. Nous apportons notre viande, notre vin, notre cognac. Ils fournissent le reste. Souvent ce sont les soldats allemands qui nourrissent les paysans lesquels n'ont plus ni pain, ni pommes de terre, ni viande surtout. La vieille dame qui vient de Bazaille paraît un peu folle; la perte de tout ce qu'elle avait lui a porté sur le cerveau. Elle ressemble un peu à la grand-mère Schuller qui est morte, il y a trois ans, et qui nous a raconté tant de fois comment elle avait eu jadis sa maison brûlée par les Français. Etrange coïncidence. On vient d'amener aussi, dans l'habitation de la fabrique, une jeune fille très belle, dont le regard est dur à force de fierté. Combien j'aime mieux les yeux bleus de ma bonne Catherine! Je ne sais pas ce que cette jeune fille vient faire ici. Je crois que l'un des frères en est amoureux. Alors ce sera un mariage. Elle ne nous parle pas, elle ne nous regarde même pas. Deux ou trois de nos gais compagnons qui ne détestent pas les belles Françaises, bien qu'elles soient maigres, lui ont adressé la parole avec des compliments, car nous savons tous un peu de français, maintenant, mais elle n'a pas fait semblant de les entendre. Et elle a une mine si dédaigneuse que cela ne les a pas encouragés à s'y reprendre une seconde fois.

Le carnet s'arrêtait là pour les détails intimes qui intéressaient les Montmayeur; il y avait des pages entières consacrées aux épisodes de guerre, du siège; nous ne les racontons pas, ce qui nous ferait remonter en arrière, mais nous y reviendrons lorsque l'action de notre roman sera intimement liée aux épisodes de ce genre que l'avenir prochain fera naître. Le lendemain du jour où Lucienne s'était installée à la fabrique, Claudine était venue la voir. Elle l'avait trouvée près de George et de Mme Montmayeur. Claudine annonçait que des patrouilles prussiennes parcouraient tous les bois environnants.

— Pourquoi? demanda Lucienne. S'attend-on à être attaqué?

— Non, mais on a ramené ce matin aux Bernadettes un soldat tué dans la nuit, pendant qu'il traversait le bois de Saint-Cucufa. Ce meurtre, prétend le commandant de la garnison de Garches, doit avoir été commis par un habitant du village, car les abords sont trop soigneusement gardés pour livrer passage à des francs-tireurs. Une enquête est ouverte.

— Ah! dit la vieille Montmayeur qui avait écouté avec attention. Comment a-t-il été tué, ce soldat?

— D'un coup de fusil, mais, chose singulière, le chirurgien qui a sondé la plaie et retiré la balle, a constaté que celle-ci était une balle prussienne, sortie d'un fusil Dreyser et non la balle pointue et longue des fusils Chassepot, pas plus que l'énorme balle évidée à la basse, des carabines Ménier et des fusils à tabatière.

— Alors, c'est un Prussien qui aura tué un Prussien?

— A moins, dit Claudine, que ce ne soit un

Français qui ait tué l'Allemand avec l'arme de l'Allemand.

La vieille ne fit pas de réflexion. Elle avait les deux mains croisées sur son giron, ses deux mains ridées et jaunes, sous la peau desquelles se tiraillaient les tendons pareils à de grosses cordes. Elle tournait ses pouces, les yeux demi-clos, sans un tressaillement, sans une émotion. Et comme Georges et les jeune filles se taisaient, dans ce silence où l'on n'entendait que le pétilllement du foyer, elle dit lentement, hochant la tête :

— C'est peut-être avec le fusil volé qu'on a tué le Prussien.

Claudine était une grande et belle fille au larges épaules, aux yeux très largement fendus et très doux. En Lucienne, c'était l'énergie qui prédominait. En Claudine, c'était par la douceur, mais la douceur forte, courageuse aussi. Elle vint tous les jours passer auprès de Lucienne une partie de sa journée. Elle n'avait plus rien à faire aux Bernadettes. Les troupeaux, dès le début de l'investissement, avaient été envoyés à Paris pour empêcher l'ennemi d'en profiter. Les grains, les fourrages depuis longtemps étaient vendus à l'armée française. Elle restait à la ferme pour protéger la maison, veiller sur cette propriété confiée à sa garde, et qu'elle voulait rendre entière, sans ruines, à Gauthier, le siège fini. Georges s'était habitué peu à peu à ce visage délicat et rêveur de la gentille fillette. Souvent, quand elle était là, travaillant auprès de Lucienne, pendant que la vieille Montmayeur rêvassait dans son coin, il la contemplait longuement, longuement, laissant peu à peu et sans qu'il s'en doutât, pénétrer en son âme un sentiment d'une tendresse exquise; il en était tout réconforté et se retrouvait mieux portant quand elle était là. Un peu de chaleur s'en allait de son cœur à ses veines, de ses veines à son cœur. Mais il redevenait froid, frissonnant, la nuit se faisait, le monde lui manquait, lorsque Claudine quittait Lucienne pour ne revenir que le lendemain. Alors, bien vite, il se levait pour l'accompagner.

— Restez assis, je vous en prie, monsieur de Montmayeur, disait-elle avec bonté, en lui appuyant doucement la main sur le bras. Restez assis, ne vous dérangez pas pour moi.

Mais il voulait savoir quand elle reviendrait, afin de l'attendre afin de compter les minutes, dévoré d'impatience.

— Vous reviendrez bientôt nous voir, mademoiselle Claudine?

— Demain, pas avant trois heures!

Il retenait un soupir. C'était si long le lendemain. Il la suivait du regard aussi longtemps qu'il l'apercevait, puis rentrait triste. Il ne parlait plus de la journée. Et s'il regardait Lucienne, c'était pour retrouver en elle quelques traits du visage de Claudine. Avec quelle angoisse il attendait! Une force puissante l'attirait vers cette jeune fille. Il renouait à la vie. Il respirait plus largement. Il trouvait que la vie était meilleure. Il n'avait jamais songé à l'amour et voilà que tout à coup il s'était mis à aimer avec fièvre, avec emportement, à aimer d'un amour singulier où il y avait tout à la fois les désirs de l'amant, inavoués peut-être, la tendresse grave d'un père et aussi l'affection amicale d'un frère aîné.

— Je l'aime! se disait-il avec surprise.

Et son cœur se gonflait. Qu'elle l'aimât ou non, il lui était reconnaissant de lui avoir inspiré de l'amour, de lui avoir fait connaître cette émotion exquise et divine. Et dans sa vie sombre, dans sa vie solitaire, au milieu des ruines de cette existence misérable qui toujours avait été la sienne, un soleil radieux maintenant le réchauffait. Le lendemain à trois heures, Claudine entra. Que de fois il était allé à la fenêtre pour guetter son arrivée! Que de fois il avait froncé les sourcils! Que de fois son cœur s'était serré, croyant qu'elle ne viendrait pas!

— Enfin! dit-il, mademoiselle Lucienne, voici votre sœur.

Lucienne, clairvoyante, le regarda d'un oeil profond. Depuis quelques jours, elle le surveillait. Elle voyait le changement qui se faisait dans ce pauvre homme et ses yeux humides quand ils se fixaient sur Claudine, et sa physiologie rayonnante de bonheur, à son approche.

Et cela l'effrayait. Elle avait résolu d'en parler à Claudine. Lorsque sa sœur rentra, elle dit à Georges :

—Excusez-nous, monsieur Georges, j'ai à causer avec Claudine.

—Vous serez longtemps ?

—Non.

—Vous revicndrez ? dit-il d'un ton si suppliant et d'une voix si douce qu'elle alla droit au cœur de la jeune fille.

—Oui monsieur Georges, nous revenons tout de suite.

Sa tristesse disparut. Lucienne entraîna Claudine dans la cour. Sur le seuil, les soldats astiquaient leurs armes et blanchissaient leur ceinturon. Le sergent Frantz Schuller la regarda passer d'un œil distrait ; il pensait sans doute à sa bonne femme Catherine et aux trois petits, qu'il voudrait tant revoir, si quelque balle française ne l'en empêchait pas. Il fumait une pipe de porcelaine à long tuyau, sa casquette sans visière lui couvrant la moitié du front, le pantalon dans les demi-bottes, bien sanglé, prêt à la parade. La veille, il avait écrit dans son carnet :

" Il y a huit jours, un camarade a été retrouvé mort dans le bois. Hier, un autre, tué d'un coup de fusil, et comme le premier, d'une balle allemande. Les officiers font une enquête. Si cela se répète et si nous ne découvrons pas le coupable, nous brûlerons Garches ! "

Et lorsque Claudine était arrivée tout à l'heure, elle n'avait trouvé, dans la salle à manger, que Georges et Lucienne. La vieille de Montmayeur n'était pas encore descendue de sa chambre, malgré l'heure. Lucienne, inquiète, était montée chez elle.

—Vous n'êtes pas malade ?

—Non, fatiguée, j'ai mal dormi. Laissez-moi.

En sortant, Lucienne remarqua que les vêtements de la bonne femme étaient salis d'une boue noirâtre, que les souliers aussi étaient maculés de boue et que, même, sur cette boue étaient attachés des feuilles mortes et des débris de fougères. Claudine et Lucienne s'éloignèrent de la fabrique et quand elles furent certaines de n'être pas entendues, elles s'arrêtèrent.

—Tu as quelque chose à m'apprendre ? dit Claudine.

—Non, ma sœur, j'ai à te prévenir d'un danger.

—Un danger ? Que veux-tu dire ?

—Claudine, il faut, malgré tout le mal que cela me fera, que tu viennes moins souvent à la fabrique.

—Pour quelle raison ?

—Tu n'as rien deviné ?

—Je te le jure.

—Tu n'as pas remarqué comme Georges te regarde, comme il pâlit lorsque tu le quittes, comme il rougit et pâlit tour à tour lorsque tu le rejoins ! Tu n'as pas remarqué combien sa vie a soudainement changé depuis quelque temps et tu n'as pas fait l'observation que ce changement coïncidait avec ta première visite ?

Claudine était rougissante. Elle balbutia :

—Ainsi tu penses ?

—J'en suis certaine. Il t'aime.

—Le pauvre garçon. Si malade, si faible ! Car on peut le plaindre, lui. Je suis bien sûre qu'il n'est pas le complice de son frère. Et il est si prévenant, si bon, si tendre.

—Ainsi tu ralentiras tes visites peu à peu, et tu cesseras, à la fin.

—Oui, puisque tu l'exiges, fit-elle avec un léger soupir.

Le lendemain et les jours suivants, pas de Claudine. Georges s'en inquiéta.

—Elle est un peu souffrante, dit Lucienne.

Puis il la revit, mais à de rares intervalles. Il s'en plaignit. Quand elle ne vint plus, il resta plusieurs jours silencieux, près du foyer, les mains tendues à la flamme, tous ses membres parcourus par les frissons de la fièvre. Puis il se mit au lit.

—Il est très mal, dit la vieille à Lucienne. Il a le délire. Il ne prononce qu'un nom : celui de votre sœur.

Lucienne rappela Claudine. Elle accourut.

—Reviens, dit-elle. Ton absence prolongée plus longtemps le tuerait. Il n'est pas coupable, lui, il faut l'épargner.

Et en effet, quelques jours après, Georges guéri reprenait sa place entre les deux sœurs et souriait à Claudine. Et celle-ci, sous l'infinie douceur de ces yeux qui la dévorait, sentait aussi s'en aller son cœur. Cette faiblesse l'attrait. De même qu'en lui il y avait l'affection d'un père et d'un frère, de même en elle, pour ce pauvre déshérité, condamné à mourir jeune, pour ce févreux dont le sang brûlé ne vivifiait plus l'organisme, Claudine concevait une tendresse maternelle. La nature la prenait par ce qu'il y a de plus saint et de plus noble chez la femme, par la pitié. Cet homme de trente ans était-il un homme ? N'était-ce pas plutôt un grand enfant, auprès de l'anéantissement duquel la florissante vigueur de la jeune fille formait un singulier contraste ? La nature conçoit ainsi d'inexplicables et mystérieuses alliances.

—Prends garde, lui disait Lucienne, prends garde !

Mais Claudine, gravement, un pli au front, répondait :

—Vois-tu, Lucienne, Dieu avait ses desseins profonds en m'amenant dans cette famille. Toi, tu y es entrée pour la perte de Jean de Montmayeur. Il est marqué pour la mort et l'infamie, celui-là ! Mais moi, n'y serais-je pas entrée pour sauver Georges ? Tu prendras à cette mère un de ses fils. Moi, je lui rendrai l'autre.

Lucienne attira sa sœur dans ses bras.

—Tu l'aimes déjà ? demanda-t-elle à voix basse.

—Quand je le vois si heureux près de moi, quand je reçois sur les yeux son regard reconnaissant et bon, mon cœur se fond. Je l'aime.

Lucienne ne dit plus rien. Elle réfléchissait, rapportant tout à sa pensée fixe. Elle se disait :

—Qui sait si cet amour ne me servira pas ?

Depuis quelques jours Georges semblait vouloir parler en secret à Lucienne et sur le point d'ouvrir les lèvres il se taisait. Alors il paraissait effrayé en contemplant la jeune fille, comme s'il la voyait menacée d'un danger qu'elle ne soupçonnait pas et dont il aurait voulu l'avertir. Un soir qu'il était seul avec elle, timidement il dit :

—Lucienne, je voudrais vous adresser quelques questions.

—Parlez, monsieur Georges, je suis prête à vous répondre, fit-elle un peu surprise et la curiosité tout de suite surexcitée, car la voix du malade était plus tremblante que d'habitude.

—Vous ne vous fâchez pas de ce que je vous demanderai ?

—Non, car, je suis assurée que vous ne me direz rien que je ne puisse entendre.

Georges baissa la tête et réfléchit longuement. La grande salle à manger, où toujours la famille se réunissait n'était éclairée que par une seule bougie, placée sur la table, tout au fond. La flamme dansait dans le foyer et envoyait contre les murailles des lueurs sanglantes. Lucienne attendait impressionnée malgré elle.

—Je n'ai pas le droit, dit le févreux, de pénétrer le secret de votre cœur, cependant je voudrais savoir pourquoi vous avez quitté les Doriat qui vous aimaient, qui vous ont adoptée et qui vous considéraient comme leur fille.

—Marie Doriat et ses fils m'ont chassée de chez eux.

—Pourquoi ?

—Parce que je sortais souvent avec Jean.

—Ils détestent donc mon frère ?

—Je ne sais, mais j'étais fiancée à Gauthier Bourreille, et ils aiment Gauthier.

—Gauthier devrait être leur ennemi, depuis le crime.

—Gauthier croit à l'innocence de Doriat.

—Qui serait donc le coupable ?

—On ne sait.

—Ainsi, Lucienne, vous aimez mon frère ?

—En douteriez-vous ? dit-elle, éludant la question.

—Voulez-vous me permettre de vous donner des conseils ? J'en suis pas très vieux mais la maladie et la douleur comptent les années doubles et donne de l'expérience.

—Je vous écoute monsieur Georges.

—Si vous n'aimez pas encore mon frère, s'il est temps d'arrêter votre cœur sur la pente où il

se trouve, tant mieux, Lucienne, car je ne pense pas que mon frère puisse faire votre bonheur.

—Croyez-vous qu'il ne m'aime pas ?

—Oh ! pour cela, il est passionnément épris de vous. Ecoutez-moi, Lucienne, et ne vous étonnez pas si je vous parle ainsi, chacune de mes paroles est dictée par l'affection que vous m'avez inspirée et par l'amour profond que j'ai pour votre sœur, amour que vous avez deviné toutes deux, mais que je ne lui avouerai pas. Non, Jean ne peut faire votre bonheur, Lucienne. Il est rude, il est égoïste, il vous sacrifiera, au bout de quelques jours, à son ambition effrénée, à son désir de faire fortune.

—Son ambition, ne puis-je la partager ? Et ne puis-je l'aider à réaliser ses rêves ?

—Non, ce n'est pas possible ce n'est pas possible, dit-il, se laissant aller tout à coup à la plus vive émotion. Vous si belle, si distinguée, si pure, vous, Lucienne, dont je découvre tous les jours les grandes qualités, vous ne pouvez être la femme de Jean de Montmayeur.

Et le non : Jean de Montmayeur, il l'avait prononcé avec une sorte d'horreur, comme s'il n'avait pas été celui de son frère.

—Depuis que vous faites partie de notre famille, reprit le malade avec véhémence, vous avez dû étudier le caractère de Jean. Combien il est différent du vôtre ! Inégal, tantôt gai, d'une gaieté nerveuse, tantôt sombre et triste. Il n'aime personne, ni sa mère ni moi. Vous, il cessera de vous aimer dès que sa passion sera satisfaite. Il n'aime que lui ! Il ne rêve que grande fortune et dépenses effrénées. Vous êtes modeste dans vos goûts. Votre vie, auprès de lui, serait une éternelle souffrance. Je vous supplie, Lucienne, ne l'aimez pas, ne l'aimez pas !

—Il est trop tard.

—Trop tard, allons donc ! Puisque je vous dis que vous ne pouvez pas l'aimer ? Vous ne pouvez pas courir à un malheur certain ? Ce serait appeler la foudre de gaieté de cœur.

—Qu'est-ce donc que vous craignez ? fit-elle, ayant son entière présence d'esprit et devinant de mystérieuses et redoutables angoisses dans les restrictions du malade.

—Je vous montre un danger, je vous découvre un précipice. Vous ne voyez donc pas que Jean ne vit pas de notre vie, qu'il n'y a pas entre lui et nous une pensée commune.

—Moi, je ne suis qu'une femme et je suis instinctivement mon cœur. Nous sommes faibles, nous autres, lorsque notre cœur parle. Les hommes commandent mieux à eux-mêmes. Pourquoi ne dites-vous pas à votre frère ce que je viens d'entendre, et n'essayez-vous pas plutôt de l'éloigner de moi ?

—Je l'ai voulu, Lucienne, je l'ai voulu. Je lui ai dit : " Tu as tort d'arracher cette jeune fille à sa famille d'adoption. Tu as eu tort de l'amener ici. Je te défends de l'aimer, car en l'aimant tu feras son malheur. "

—Et qu'a-t-il répondu ?

—Ah ! si vous aviez vu son insultant sourire, si vous aviez entendu ses paroles ironiques, vous auriez vu en quel mépris il me tient, quelle est ma faiblesse et comme je suis impuissant auprès de lui ! Et comme je résistais quand même, il m'a jeté dans un fauteuil, en me tenaillant les poignets, et les yeux tout près des miens, il m'a dit froid et calme, que je ne serais jamais un obstacle à ses projets. Malheur sur moi si je m'élève contre lui ! Ah ! vous ne connaissez pas mon frère !

Et Lucienne pensait :

—Oui, voilà bien l'homme qui a assassiné Bourreille !

Avec des larmes plein les yeux, Georges continuait :

—Lucienne, il ne peut vous arriver de plus grand malheur que d'épouser mon frère. Fuyez notre maison. C'est la maison maudite. Ecoutez la parole d'un pauvre homme qui est trop près de la mort pour mentir. Maudite, notre maison. Maudits les Montmayeur. La foudre tombera sur nous, un jour, il ne faut pas qu'elle vous frappe, vous l'innocente, la pure. Fuyez. Dussiez-vous, comme lorsque vous étiez toute petite, c'est vous qui me l'avez raconté, dussiez-vous mendier le long des routes, dussiez-vous coucher dans les prés et les bois, être chassée des fermes parce

que vous ne serez qu'une vagabonde, dussiez-vous mourir de faim, mourir de froid, repoussée de tous, cela vaudra mieux que d'entrer dans notre maison. Par pitié pour vous, Lucienne, fuyez-nous.

Et il se mit à trembler violemment, en proie à un frisson qui lui faisait claquer les dents, essayant, mais en vain, de réchauffer ses mains à la flamme. Elle le laissait parler.

— Cet homme n'est pas complice du crime de Montmayeur, pensait-elle, mais ce crime, il le connaît !

Et très bas, en confidence :

— Votre frère est-il donc indigne de moi ?

— L'ai-je dit ? fait-il tout à coup, redressant la tête et semblant se réveiller d'un cauchemar.

— A-t-il commis dans sa vie quelque action blâmable, inconnue de tous, mais qui pourrait être connue, un jour.

— Ai-je dit cela ? fait-il encore, effaré, les mains sur le front, l'air d'un fou, ne rassemblant plus ses idées.

Puis, tout à coup, il se met à rire :

— Ne m'écoutez pas, Lucienne, ce sont des propos de malade. Je vois tout en noir. Je finis par vous rendre comme moi.

— Pourquoi dites-vous que la maison de Montmayeur est maudite ?

— Parole de fou et de fiévreux. Pourquoi se rait-elle maudite, notre maison ? Qui peut reprocher une faute à un Montmayeur ? Nous sommes pauvres, mais la pauvreté n'est pas un crime. Maudite, la maison des Montmayeur ? répète-t-il, égaré ; qui prétend que la maison est maudite ?

Il ferme les yeux, renversé dans son fauteuil, à demi évanoui. Jean renverse presque aussitôt. Le malade ne l'entend pas. Jean paraît inquiet. Les éclats de la voix du fiévreux sont arrivés jusqu'à son cabinet de travail. Son regard interroge Lucienne. Son cœur bat avec violence. Mais il se rassure. Lucienne lui sourit et lui tend la main.

— Votre frère était un peu agité, dit-elle, mais le voilà qui s'endort. Le sommeil le reposera.

— Que disait-il donc ? fait-il, soulagé

— Rien. Il parlait de la guerre, il déplorait nos désastres.

— J'avais cru entendre je ne sais quelle malédiction.

— Oui, il maudissait sa maladie, sa faiblesse qui l'empêche de se mêler aux combattants. Le pauvre garçon.

Et doucement elle relève les mains ballantes de Georges, les place sur ses genoux, lui appuie avec mille précautions la tête contre le dossier du fauteuil. Elle remet du bois sur le feu.

— Il serait mieux dans son lit, dit-elle.

— Retirez-vous dans votre chambre, Lucienne, je veillerai sur lui.

Elle va s'éloigner. Il la rappelle d'un mot de reproche : " Lucienne ! " Tous les soirs devant la vieille Montmayeur, elle lui tend son front.

— Vous m'oubliez ! dit-il.

Il faut qu'elle s'exécute. C'est un des mille supplices, odieux auxquels elle s'est condamné. Elle voit revenir le soir avec horreur et souvent ne descend pas, au moment du dîner, sous prétexte de migraine, pour échapper à ce baiser de monstre. Elle tend son front, les yeux fermés, pâle à faire peur. Il y appuie les lèvres. Elle se détourne avec dégoût.

— Jean, dit-elle, avec reproche, en se maîtrisant, Jean, vous vous oubliez. Jean, votre mère n'est pas là.

Il se recule. Il est plus calme. Il la laisse partir. Seulement, et de nouveau, le regard de la jeune fille, son mouvement de frayer à l'approche de ses lèvres l'ont frappé en plein cœur. Il réfléchit, debout, pendant qu'il la regarde partir.

— Voilà qui est singulier ! Il y a des moments où je jurerais que cette fille ne m'aime pas !

Mais cela est si invraisemblable, après tout ce qu'il a vu, ce qu'elle a fait, ce qu'elle a dit, qu'il ne peut s'empêcher de sourire et qu'il hausse les épaules. Claudine apprend le lendemain la conversation que sa sœur avait eue avec Georges de Montmayeur. Profitant d'un moment où elle était seule avec Georges :

— Pourquoi, dit-elle, ne voulez-vous pas que votre frère épouse ma sœur ? Pourquoi défendez-vous à Lucienne de l'aimer ?

Il tressaille. Il résisterait bien aux attaques de Lucienne, mais devant Claudine il est sans forces. Cette âme l'attire et il se sent pris de l'invincible exigence d'y déverser son âme. L'épouvante de son frère, seule, le retient. Il a des réponses évanescentes :

— Leurs caractères ne se conviennent pas.

— Est-ce la seule raison ?

— Oui, dit-il, fuyant les yeux de Claudine, la seule, avec celle-ci pourtant que j'aime Lucienne, à cause de vous, et que je porte à son bonheur autant d'intérêt qu'au vôtre.

— Son mariage avec Jean ne mettrait-il pas le comble à son bonheur ?

Georges se tait. Il a peur d'en trop dire. Il croit deviner un soupçon chez Claudine.

— Laissez-moi, dit-il.

— Vous me chassez.

— Non, oh ! non, je ne vis que lorsque vous êtes là.

— Alors, pourquoi me renvoyer ?

— Ne m'interrogez plus. Seulement, si vous aimez votre sœur, empêchez ce mariage de s'accomplir.

Et, levé tout à coup, les deux bras en l'air, dans un geste de fou :

— Maudite, la maison de Montmayeur, maudite, maudite !

Il retombe sur sa chaise et il pleure. Elle va près de lui, tout près, lui prend la main, la garde dans ses doigts. Il se laisse faire. Elle le caresse.

— Vous êtes malheureux ?

— Oui. J'ai pensé plus d'une fois à mourir.

Et la fillette, triste aussi, des larmes sous la paupière :

— Je croyais que vous étiez heureux quand je suis là ?

— Oh ! Claudine, chère vie de mon cœur, comme je vous bénis.

— Si vous avez des secrets que ne me les confiez-vous !

— Je n'ai pas de secrets ! dit-il brusquement.

— Pourquoi dites-vous que les Montmayeur sont maudits ?

Mais il se renferme dans un silence obstiné. Elle n'insiste pas. Elle vit Lucienne quelques minutes après :

— Je suis de ton avis, dit-elle. Georges connaît le crime de son frère.

Mais son frère lui inspire une terreur étrange. Georges ne dira rien. Le même soir, Lucienne quitta sa chambre, passait devant le cabinet où Montmayeur se renfermait pour travailler. La porte était entre-bâillée, Lucienne s'arrêta, et, par l'ouverture ses yeux allèrent embrasser une partie du cabinet. Ce n'était pas une vaine curiosité qui la poussait. Non. Mais elle se disait que c'était là que la mort de Bourreille avait été conçue, rêvée, préparée savamment. Ah ! si les murs pouvaient parler ! C'était de là qu'était parti l'assassin. C'était là qu'il était revenu son crime commis ! C'était là qu'il avait tremblé d'angoisse pendant les premiers jours qui avaient suivi le meurtre ! C'était là aussi qu'il était revenu à l'espérance, après l'arrestation de Doriat ! Ces objets, ce bureau, ces plans, ces murailles, ces tableaux, avaient entendu ses exclamations de triomphe, et les soupirs de sa poitrine soulagée du fardeau de la peur ! Ah ! si tout cela pouvait parler, pour l'accuser, pour le perdre. Elle se retire. Elle atteint l'escalier. Elle prend la rampe. Elle descend. Tout à coup elle s'arrête. Il lui a semblé qu'on prononçait son nom, derrière elle. Elle écoute. Oui elle ne s'est pas trompée. Du cabinet de Montmayeur, une voix faible et étrange, comme la voix qui sort d'un rêve, a dit par deux fois : Lucienne ! Lucienne ! Elle écoute toujours. Plus rien d'abord. Ensuite des mots prononcés très vite puis incompréhensibles.

— Il rêve ! se dit Lucienne.

Elle remonte. Elle se rapproche de la porte. Elle l'entrouve davantage. Montmayeur ne dort pas, la nuit l'obscurité le rend fou. Alors, parfois dans la journée, malgré sa vigoureuse constitution, la fatigue l'emporte. Il se débat contre le sommeil qui alourdit ses paupières. Il cherche à lire. Il essaya de se réfugier dans le travail. Vains efforts. Sa tête harassée retombe sur sa poitrine. Et il dort. Il dort d'un sommeil qui ne

le repose pas, car il est, comme l'autre, comme celui de ses nuits, coupés de rêves terrifiants où toujours il revoit Bourreille. En ce moment, le sommeil vient de le prendre. Et si brusquement, qu'il n'a pas même eu le temps de songer que la porte était entreouverte. Et il rêve. D'abord c'est à Lucienne qu'il pense. Et il l'appelle. Puis à Doriat, il aperçoit la guillotine, dressée, là-bas, au Pont-Colbert, devant la grande plaine de l'hippodrome, et un pauvre diable pâle, les yeux rouges à force d'avoir pleuré, qui y monte à sa place. Il se voit lui-même distinctement parmi les spectateurs. Et l'horrible mort, le terrible crime de la loi inconsciente s'accomplit sans qu'il se révolte. Même quand roule la tête dans le panier plein de son, quand roule le corps inanimé, il a un mouvement d'aise. Et il dit tout haut, et Lucienne l'entend :

— C'est fait ! me voici tranquille. On n'en parlera plus

Mais son rêve lui jette devant les yeux deux cadavres, à présent : Doriat et Bourreille. Et il crie en ricannant :

— Allez vous-en ! allez vous-en ! Je n'ai pas peur de vous, puisque vous êtes morts !

Lucienne, pâle, tremblante, l'écoute. Elle murmure : En tuant, il ne croyait pas aux remords ! Dieu se venge ! Il semble à présent dormir plus calme. Les visions sont-elles évanouies ? Non. D'autres reviennent. Lucienne y est mêlée ! Son rêve retrace à Montmayeur son mariage. Lucienne, est devenue sa femme. Et elle apprend son crime ! Et telle est son effroyable douleur qu'il se réveille en sursaut, tout de suite debout, les yeux agrandis, les cheveux en désordre, les mains à son front. Et il aperçoit Lucienne, devant lui, qui le regarde. Tout d'abord il ne put rien dire, ses yeux enveloppèrent Lucienne d'un regard fou. Avait-il parlé ? Qu'avait-il dit ? S'était-il trahi ? Il ne pouvait plus avaler sa salive. Il se dressa silencieux. Elle souriait. Cela rendit du courage à Montmayeur. " Ah ! dit-il, vous étiez là ? " Elle répondit oui d'un geste de la tête, souriant toujours. Jean passa la main sur son front.

— C'est curieux, murmure-t-il, je m'étais endormi. Depuis quelque temps, je ne sais pourquoi, j'ai des nuits fatigantes. Je ne dors pas. J'ai... j'ai des cauchemars.

Et avec angoisse, trahissant presque ses préoccupations malgré lui et en dépit de sa prudence :

— J'ai parlé, n'est-ce pas ? J'ai parlé ?

— Oni, fit-elle.

— Et vous avez entendu ?

— En passant devant votre chambre, j'ai entendu votre voix. Vous sembliez vous plaindre et vous prononciez mon nom.

Il essaya de se sauver par une galanterie.

— Je pense à vous même en rêve. Et c'est tout ?

— Non.

— Quoi encore ?

— Vous étiez oppressé. Des images vous effrayaient que vous essayiez vainement d'écarter dans votre sommeil.

— J'ai un peu de fièvre, en effet, et ces images ? est-ce que je les détaillais ? Est-ce que je les précisais ?

— Non. Vous parliez de mort. Et vous aviez très peur.

— Hélas, dit Montmayeur avec une odieuse hypocrisie, notre vie, depuis ce siège maudit, est traversée de tant de catastrophes que le souvenir m'en revient, même en rêve. Et qu'ai-je dit encore ?

— Je n'ai pas entendu autre chose.

Elle le laissa.

— Ainsi, murmura-t-il, je me croyais fort, plus fort que les autres hommes, j'avais cru que jamais le souvenir de Bourreille ne troublerait mes nuits, j'avais froidement accompli mon crime, sans hésiter, sans reculer, allant jusqu'au bout. Je ne croyais pas au remords. Et les remords sont venus. Le jour je chasse bien les spectres, la nuit ils se dressent de chaque côté de mon lit, quand je veille, je me moque d'eux, mais je ne puis pas toujours veiller et si je m'endors, je deviens leur jouet, leur esclave. Il me faut souffrir mille tortures. Ma vie est ainsi divisée en deux.